

XXV° Colloque des Amis de Cadouin

Samedi 18 août 2018

Secrets de Cadouin et d'ailleurs



Sommaire

- Le fantôme de la Reine Blanche
par Claire Veaux P 4
- Les Secrets d'un petit ruisseau : le Bélingou
par Gilles et Brigitte Delluc P7
- Brèves de colloque : Femmes poilues et autre Mata Hari du Périgord
par Jocelyne Colonna P 28
- Pègre et résistance en Dordogne
par Patrice Rolli P37
- « Le temps des bals clandestins », présentation du film réalisé *par Antoine Laura*
Auteur : Antoine Laura avec la participation de Pascal Lamige
P 39

Le fantôme de La Reine Blanche par Claire Vaux

A Molières on dit depuis des générations que la Reine Blanche – de Castille- est morte assassinée dans le Château et que son fantôme apparait parfois, les soirs de brume hivernale sur les murailles ou aux ouvertures du donjon !!!

C'est une jolie et triste légende mais qu'y a-t-il derrière ce fantôme aussi prestigieux ? Et non seulement nous avons le fantôme de la Reine Blanche, mais nous avons aussi les chemins de la Reine qui lui ont permis d'arriver jusqu'à nous : un chemin dans la Bessède, qui fut très certainement une voie romaine .Probablement la voie Cahors – Vesunna et qui passait au sud de Molières, au lieux dit le Placial sous le nom de chemin ferré (Brugières) Et de plus la voie Paunat-Cussac qui se prolongeait jusqu'à Molières par le Bac de Sors (un gué), le Gers, Reilhac, était aussi un Chemin de la Reine Blanche. Il fut réhabilité en 2006 dans sa traversée du vallon derrière l'abbaye. Il permet d'aller de la route au restaurant chez Julien et à l'abbaye.

D'après la tradition, ces chemins auraient été empruntés par notre Reine Blanche : en fréalité Blanche de Bourbon répudiée en 1353 par son époux Pierre dit le Cruel, de Castille, le lendemain de leur mariage. Elle aurait été conduite par Du Guesclin pour être emprisonnée dans la forteresse de Molières appartenant alors au roi d'Angleterre allié de Pedro de Castille, de Léon, de Galice, de Tolède, Cordoue et Murcie. Là elle aurait été soit empoisonnée, soit elle se serait jetée dans le puits de chagrin ! Mais nous ne pouvons douter de cette mort là car j'ai retrouvé (grâce aux archives de Robert Faurie dcd depuis peu dans sa centième année) un document familial intéressant. Ce texte du courrier des lecteurs 1961 a été écrit par Jean Mercat qui venait en vacances à Molières (et cousin du propriétaire de l'époque)de la forteresse, Robert Faurie. Il a été écrit à propos d'un article paru dans Historia de 1961 : »

Vous voyez bien que Blanche s'est jetée dans le puits !!!

Mais qui était cette Reine Blanche avant de devenir un fantôme ?

Née en 1339 à Vincennes de Pierre 1^{er} de Bourbon lieutenant général du roi de France et de Marie de Valois. Elle a 1 frère et 4 sœurs dont Jeanne mariée avec Charles V roi de France. Elle est donc la belle sœur du roi de Fr

Elle est mariée à Valladolid le 3 juin 1353 avec Pedro de Castille dit Pierre le Cruel (1334 /1369) fils d'Alphonse XI de Castille et de Constance du Portugal . Il est devenu roi alors qu'il n'avait pas encore seize ans, car seul fils légitime d'Alphonse XI mort de la peste au siège de Gibraltar en 1350.

Il n'était pas marié au moment de son avènement malgré deux tentatives de fiançailles : une première avec une française Blanche de Navarre grâce au pape Clément VI pour sceller une alliance entre France et Castille puis avec Jeanne la fille du roi Edouard III d'Angleterre pour assoir les relations entre les deux pays, ceci contre la volonté du Pape . Mais Jeanne sur le chemin de la Castille , meurt à Bordeaux en 1348.

Le Pape fait alors pression sur le Roi et surtout sur son entourage pour obtenir un mariage qui renforcerait l'alliance avec la France. Après plusieurs tentatives avec des propositions variées, le choix se porte sur la deuxième fille du duc de Bourbon Pierre 1^{er}, et c'est Blanche l'élue ! Tout semble parfait pour Clément VI et pour Innocent VI qui lui succède : les deux maisons sont alliées !

Mais c'est sans compter sur le caractère indomptable de Pedro Ier qui coulait des jours heureux dans les bras de Maria Padilla une jeune maîtresse que Juan Alfonso de Albouquerque, celui qui a la réalité du pouvoir, car ancien gouverneur du jeune Don Pedro, avait jetée dans ses bras pour en faire son alliée.

Blanche se met en route arrive à Valladolid et rencontre dona Maria sa future belle-mère qui semble-t-il la prend en affection ; le Pape écrit pour donner des conseils à don Pedro, qui n'en a cure ; Il fait la fête à Seville avec Maria Padilla.

Enfin arrivé à Valladolid il prend sa fiancée en aversion dès leur rencontre.

Blanche a bien épousé don Pedro le 3 Juin 1353 mais il part retrouver sa maîtresse dont il a déjà 2 enfants ! Maria Padilla à Montalban près de Tolède.

Elle est répudiée 2 jours après son mariage elle est reléguée à Arevalo le 16 aout 1353 où elle manque de tout et souffre de la faim : puis à Tolède un an plus tard où la révolte gronde pour la soutenir. Une « ligue » se constitue pour qu'il reprenne sa femme et à Tolède la population se soulève pour la soutenir

Pedro Ier a tenté de faire annuler le mariage avec Blanche prétextant qu'il avait été contraint à ce mariage. En réalité après s'être lassé de Maria Padilla, il a rencontré une veuve Juanna Castro de très bonne naissance et veut l'épouser.

Blanche a écrit au Pape pour qu'il intervienne en sa faveur Il existe 75 lettres du Pape Innocent VI pour essayer d'adoucir le sort de Blanche, en vain

Le Pape écrit de nombreuses lettres en sa faveur et excommunie don Pedro.

Cependant Blanche est trainée de prison en prison à Siguenza puis Jerez 1359 et enfin à Medina Sidonia où elle est mise à mort en 1361 sur l'ordre de son mari par l'arbalétrier Juan Perez de Rebolledo. Ce dernier sera supplicié et exécuté par Jean Ier de Bourbon la Marche et Antoine de Beaujeu quelques temps plus tard.

Certains historiens dont Prosper Mérimée auteur de *Don Pedro roi de Castille* penchent plutôt pour une mort naturelle due aux humiliations et aux mauvais traitements après 8 années d'emprisonnement.

Le doute subsistera toujours.

Nous pouvons obtenir quelques renseignements supplémentaires avec l'article de Gabriel Laplane paru dans le Bulletin Hispanique de 1964. Il tire ses informations d'un chroniqueur contemporain des faits : Lopez de Ayala.

Gabriel Laplane s'oppose à P Mérimée qui essayait de démontrer que Pierre le Cruel n'était pas capable de mettre fin aux jours de Blanche et ne pouvait avoir perpétré un crime inutile.

Toute une légende va s'organiser autour de cette jeune femme : on fait courir le bruit qu'elle a fauté avec le demi-frère du roi don Fadrique qui était allé la chercher en France : mais il est démontré qu'il n'était pas du voyage !!

On l'a accusée de sorcellerie (Pierre le Cruel était très superstitieux)

Le roi affirme que le mariage n'a pas été consommé donc mariage nul !

Tous ces arguments ont été postérieurs et ont tenté de justifier Don Pedro.

En réalité les témoignages semblent démontrer une personne douce et pleine de piété, ce qui justifie les interventions du Pape.

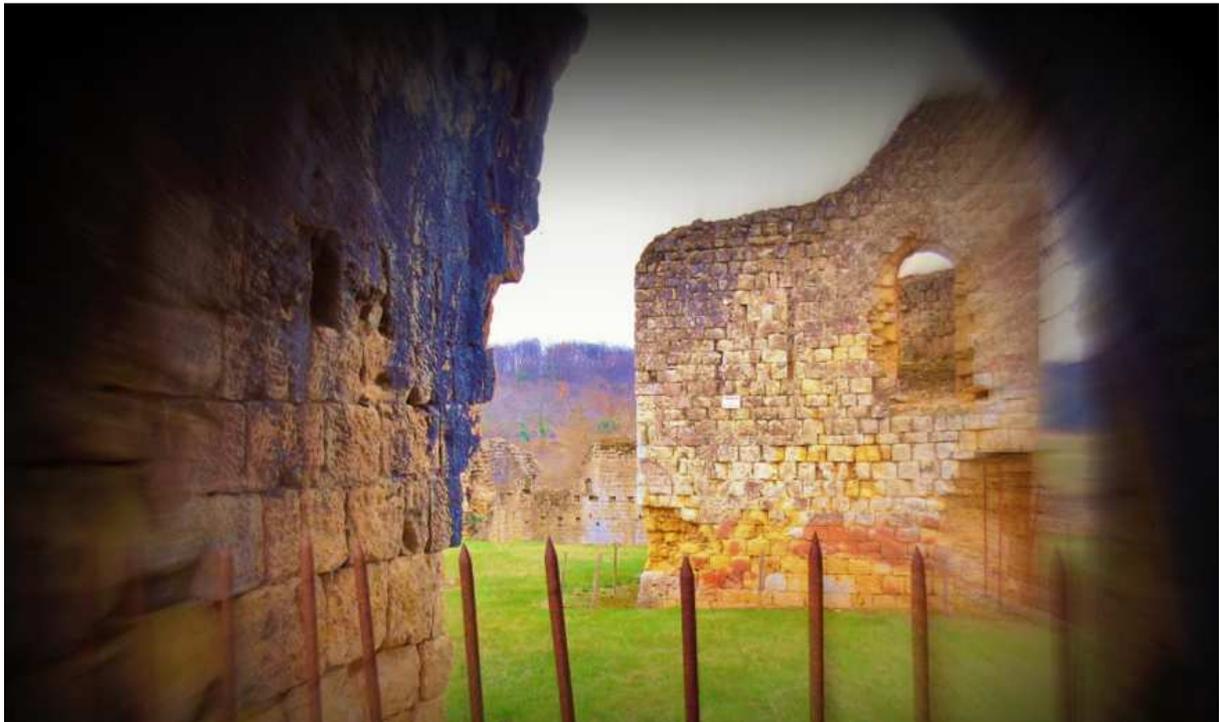
En fait tout sépare ces deux personnages : une très jeune fille (15 ans) qui arrive d'une cour qui commence à être raffinée.

Un homme marié malgré lui à une étrangère, qui n'aime que les exercices violents, qui est du Sud de tradition mauresque, qui n'aime pas quitter Séville et les délices de sa belle maîtresse.

De plus le roi de France et le Pape soutiennent Henri de Trastamarre ennemi de Pierre, Cette étrangère le gêne tant sur le plan politique que personnel. On peut penser qu'il est logique qu'elle la fasse disparaître même tardivement.

Mérimée, lui, penche pour une mort due aux privations, sévices et chagrin ;

Ce qui conduit de toute façon à son tombeau à Medina de Campo où se trouve la pierre tombale de Blanche. Mais peut être le tombeau est-il vide et c'est à Molières qu'elle gît dans un cul de basse fosse !!



LES SECRETS D'UN PETIT RUISSEAU : LE BÉLINGOU.

par Brigitte et Gilles Delluc

Nous vous proposons de suivre le cours d'un tout petit ruisseau, long d'un peu plus de deux lieues, soit de 10 km seulement : le Bélingou.

D'amont en aval, sur une dénivellation d'une centaine de mètres et sans nous soucier de la chronologie, nous allons tenter de colliger et de faire parler des images du vieux Périgord : d'une sauveté du début du XII^e siècle jusqu'à une usine hydro-électrique.

Nous plongerons d'abord dans les souterrains romans de l'abbaye de Cadouin, puis sous le bourg. Ce sera ensuite le refuge de deux familles juives, puis celui, très éphémère mais étonnant, de Maurice Chevalier. Nous gagnerons ensuite un des premiers lieux témoins d'une Résistance active en Périgord. Nous évoquerons la grotte ornée de Cussac, ce Lascaux de la gravure d'il y a presque 30 millénaires, et l'incroyable histoire d'un jeune paysan, Denis Peyrony, devenu instituteur puis, au début du XX^e siècle, un grand préhistorien.

Nous longerons les vestiges d'un prieuré des moines blancs, avant d'entrevoir, dans les brumes de la mémoire, les dernières gabares descendant la Dordogne, grâce à un barrage et un canal installés sous Louis-Philippe, sans craindre aujourd'hui ni les écueils ni le monstrueux et terrible Coulobre.

Au sud de la Dordogne, le synclinal de la Bessède¹ s'élève entre l'anticlinal de Saint-Cyprien à l'est et celui de la Couze à l'ouest. Sur des formations crétacées, se sont amassés des sables et des argiles tertiaires, puis des sédiments lacustres verts, armés de petits bancs de calcaire meulièrement, plus ou moins disloqués. L'ensemble du massif est occupé par une forêt et dépasse 200 m d'altitude².

Le Bélingou, ru maigrelet³, naît de ce massif, à quelques centaines de mètres au nord de La Salvetat, sauveté fondée par Géraud de Salle dès 1113. Sur ce plateau, est creusée une large et profonde doline, près de laquelle s'élèvent quelques bâtisses et se lisent encore les ruines de la petite église paroissiale de la Salvetat⁴ et de son cimetière où dorment les lointains ancêtres des habitants du village de Cadouin (**fig. 1**).

À partir du lieu nommé le Bournascou, c'est vers le nord-ouest, vers Cadouin, que descend notre ruisseau⁵. Petite rigole, longeant le bord Ouest puis Est de la route D54, il creuse peu à peu un sillon puis un fossé et recueille les eaux de 2 petites sources : La Patience et la fontaine de Cheyssac. Plus bas, sous la voûte des arbres, il traverse les prés de la vallée, désormais élargie, et se glisse sur les calcaires campaniens⁶. Là, autrefois, en amont d'un barrage terreux, protégeant l'abbaye, et d'un vivier, s'étalait jadis un large étang, au Sud du

¹ Le pays au bois.

² Cartes géologiques de la France, 1:50 000, BRGM, n^{os} 831 Belvès et 807 Le Bugue.

³ En occitan, ce nom de *Bélingou* signifie *la belle eau* (T. Hordé et C. Tanet, *in verbis*, janvier 2019).

⁴ Ce modeste sanctuaire roman, encore bien identifiable sur le cadastre dit « napoléonien » et sur place, fut abandonné, lorsque les moines de Cadouin durent quitter en 1790 leur belle abbaye. En 1797, l'abbatiale devint l'église paroissiale des habitants de Cadouin.

⁵ Carte 1:25000, IGN, Beaumont, 1937, ouest.

⁶ Tout au long de son trajet, le Bélingou va suivre la direction « armoricaine » sud-est/nord-ouest, héritage des vieux plissements hercyniens.

massif de la Condamine⁷. On devine encore ses berges et la photo aérienne montre l'irrégularité moirée de ses fonds, aujourd'hui asséchés. Enrichi par les crues, cette réserve était destinée à alimenter, en toutes saisons, l'abbaye de ces moines cisterciens, toujours avides d'eau courante (**fig. 2**).

Une longue histoire, le suaire du Christ et un esprit frappeur

En effet, en ces lieux, en 1115, Géraud de Salle avait reçu des terres et des fonds pour établir à Cadouin une véritable abbaye : elle est devenue cistercienne en 1119 et son église abbatiale a été consacrée en 1154. Dépositaire d'une insigne relique - le suaire de la tête de Christ (ou prétendu tel)⁸ -, elle a connu une vie chaotique lors des guerres de Cent ans et de Religion, puis des débuts de la Révolution. Ses biens ont été vendus comme nationaux. L'abbatiale, demeurée dans son intégralité romane (ce qui est exceptionnel), est devenue église paroissiale en juin 1793, ce qui l'a protégée des récupérateurs de pierres à bâtir. Le cloître, magnifiquement restauré à la fin de la guerre de Cent ans, présente désormais au public ses admirables sculptures.

Du 30 septembre au 6 novembre 1940, les habitants de Cadouin furent intrigués puis inquiétés par l'activité d'un « esprit frappeur ». Il fut étudié par le Dr Louis Christiaens, replié de Lille⁹. On comprit assez vite : c'était les agissements quasi psychiatriques d'une très jeune fille, amplifiés par le délire collectif de certains, dans le cadre particulier d'un couvent de religieuses, d'une école ménagère de filles et d'un petit village, après la défaite de 1940 et en zone non encore occupée par l'ennemi.

Aujourd'hui, la mairie de Cadouin est installée dans une partie nord de l'aile des convers et ouvre, vers l'ouest, sur la place principale du village. Depuis une vingtaine d'années, une Auberge de la Jeunesse modèle occupe une partie des bâtiments conventuels après restauration et Cadouin est animé par le Fil du Temps et les Amis de Cadouin.

Sous l'abbaye et sous le bourg, un ruisseau souterrain

Après une demi-lieue de parcours à l'air libre, courant vers l'ouest au sortir de l'étang, le ruisseau recevait un petit affluent, né de la source de Griffoul¹⁰, puis longeait le pied du mur méridional de l'aile des moines (à l'aplomb de leurs latrines qu'il drainait ainsi). Il passait jadis sous un bâtiment de servitude (actuellement salle à manger et cuisine de l'auberge). Il s'en écarte aujourd'hui, puis se glisse sous l'aile des convers. Au XVII^e siècle, probablement lors des travaux de l'abbé commendataire Pierre Mary (1666-1696), son cours, renforcé par un autre bras de la source de Griffoul¹¹, fut déporté vers le sud, afin d'élargir le jardin, et équipé d'un pont¹².

Le parcours sous l'aile des convers est un souterrain surbaissé, long d'une bonne dizaine de mètres, bellement maçonné, avec des dalles collées les unes contre les autres en bâtière. Il est en général plein d'eau et sa voûte est quasi mouillante (**fig. 3 a**). À la sortie du

⁷ Entre les Gavats et les Gavachoux, jadis habitats de « Gavaches », manouvriers venus de Saintonge, parlant la langue d'oïl. Ils devaient travailler, au service des moines, une terre affranchie de charges, jadis plantée de vignes (Belleyne, Dordogne, pl. 29-30 ; Delluc, 2018).

⁸ Ce tissu porte, brodé à la soie, une longue inscription coufique : « *Allah est grand...* » (Delluc, 1983, 1997 et 2001).

⁹ Nous avons consacré, à cette curieuse histoire, un long mémoire auquel nous renvoyons (Delluc, 2013 et 2014).

¹⁰ Né sur les hauteurs de Chantalouette, ce ruisseau de Griffoul ou Griffouil, dit fontaine de moines (*Fons voc. de las Mongas*, 1292, arch. de Cadouin, citée par A. de Gourgues, 1873, p. 123), alimente aussi quelques maisons, une citerne de l'Ehpad et la fontaine de la statue de saint Bernard.

¹¹ Une fontaine sculptée, reste d'un ancien aménagement, se dressait dans le jardin..

¹² Delluc, 1996, 1998 et 2002.

bâtiment, la façade occidentale de l'aile des convers est percée par les ouvertures de leurs anciennes latrines. Après quelques mètres, on se trouve au bas d'une sorte de haute tour, de plan carré, à ciel ouvert. Rien n'indique quel fut son usage (moulin, forge...). On en sort par un passage bas, auquel fait suite un court trajet aérien du ruisseau, bordé par les maisons.

Il replonge bien vite sous terre, sous le bourg de Cadouin, empruntant un conduit maçonné, long d'environ 200 m, probablement aménagé au XIX^e siècle¹³. Ce conduit souterrain, bas de plafond (**fig. 3 b**), passe sous la rue Porte Saint-Louis (3 regards puis une voûte métallique), puis longe le bord nord de la grande rue avant de refaire surface au bout du village, au niveau du grand parking de la route de Beaumont (D25), et de retrouver définitivement son cours aérien.

Durant son trajet souterrain, avant l'installation du tout-à-l'égout, il recevait toutes les eaux usées des maisons. Plus loin, désormais longeant au sud-ouest (à gauche) la route D28, il reçoit quelques petits affluents : en rive droite, la fontaine du bourg, puis le ruisseau de Coustal¹⁴ ; en rive gauche : le ruisseau Chabrol¹⁵ de la route de Salles, avec son étang et sa grande carrière de kaolin (ce dernier a reçu les eaux de la fontaine de Chantarel, de la Tourterelle et de Marzelle)¹⁶. Puis le Bélingou s'enrichit des eaux de la fontaine de la Médecine, au pied de la petite colline, aujourd'hui boisée, dite du Terme de la Médecine. Le Bélingou est donc, en fait, le collecteur principal de nombreux petits ruisseaux qui drainent le massif de la Bessède.

À Cadouin même, ce cours d'eau, qui paraît en général bien modeste, a connu au moins deux crues qui ont défrayé la chronique. L'une, en 1935, a été immortalisée par une carte postale : un ballot de fourrage avait obstrué le cours d'eau et le cloître fut inondé. En mai 2008, une table de jardin, bloquée en travers du cours souterrain, fit obstacle et le courant défonça le revêtement de toute la rue de la Porte Saint-Louis, formant comme un néo-ruisseau jusqu'à la place Géraud de Salles (**fig. 4 a et b**).

Cadouin : refuge des juifs pendant la guerre

La famille Crémieux, sous l'Occupation allemande, se réfugia au couvent des Filles de la Charité de Cadouin. Avec la complicité de la sœur Granier, mère supérieure depuis 1926¹⁷ (**fig. 5 b**), et du colonel Delluc¹⁸, Mme Crémieux était censée être une dame venue en convalescence, en février 1944, avec ses jumeaux de 4 mois¹⁹. Elle vivait, sous le nom de « Cormieux », au-dessus de la buanderie, tenue par sœur Madeleine, petite maison dite *la Petite Russie* (elle avait recueilli jadis des Russes blancs) (**fig. 5 a**). Le fils aîné, Alain, 7 ans, logeait, lui, décence oblige, au presbytère, dormant dans un petit lit rustique et dévorant la vie des saints de la bibliothèque.

Plus tard, il dira son bonheur : « Le printemps de 1944 fut le pire de la guerre en Dordogne et le plus beau parmi ceux de mes souvenirs d'enfance. » Mais la famille Crémieux

¹³ La date 1852 *mai* est gravée sur un linteau.

¹⁴ Ce vallon de la Métairie basse recèle un gouffre obstrué, témoin de phénomènes karstiques notables, de même que le toponyme voisin *la Croze* dans la vallée du Bélingou.

¹⁵ Nommé *le Bélingou* par erreur sur la carte de Belleyme, Dordogne, 29-30.

¹⁶ Ces petites sources tendent à se perdre peu à peu aujourd'hui. Nous devons ces dernières informations à Mme Michèle Mathé-Fourteaux (*in lit.*, 18 mars 2019).

¹⁷ Durant la guerre, elle était inspectrice des maisons des Filles de la Charité pour l'Aquitaine et voyageait beaucoup. M. Crémieux père l'avait rencontré par hasard en gare de Cahors en novembre 1942 (A. Crémieux, *in lit.*, 25 août 1991).

¹⁸ Celui-ci n'avait pas reçu ses étoiles de général en 1930, car le maréchal Pétain, général en chef de l'Armée française jusqu'en 1931, lui avait reproché d'avoir pris parti contre les « fusillades pour l'exemple » en 1914-1918, et il avait pris sa retraite anticipée, à 57 ans, non sans une secrète amertume (Dutard, 1990 et lettre 1988).

¹⁹ Crémieux A., 2003.

devra quitter Cadouin, la mère Granier ayant été prévenue par le colonel Delluc de l'arrivée imminente des Allemands : « Dites à vos amis de partir tout de suite, les Allemands doivent faire une descente au village demain... »²⁰

Une douzaine d'années après son séjour forcé à Cadouin, le jeune Alain Crémieux entrera à Polytechnique (promotion 1955), puis à Sup'Aéro (1960)²¹. Il œuvrera à la Délégation Générale pour l'Armement (1960-2001) en France et aussi à Londres, Washington et enfin à l'Otan (Bruxelles). Il devint ingénieur général de l'Armement et directeur du Centre des Hautes Études de l'Armement²².

La famille Feldman, elle, était hébergée dans la même maison et la sœur Clara Walsh, anglo-irlandaise de *Kingston upon Hull*²³, assistante de la mère Granier, les faisait passer pour ses neveux. En cas d'alarme, le voisin des Feldman, le charpentier Louis Roquejoffre, confiait les enfants à son épouse Léa et partait à moto avec leur mère, jusqu'au retour au calme.

Le 1^{er} mars 1990, la médaille de *Yad Vashem* sera attribuée par l'État d'Israël à sœur Granier²⁴, mère supérieure, et à sœur Agnès (Clara Walch), avec le titre de « Juste parmi les Nations » (dossier 4590) et remise à sœur Catherine.

À un peu plus d'un kilomètre de Cadouin, sur la route de Lalinde (D28), en rive gauche du Bélingou, mais haut situés sur la commune de Molières, les bâtiments du Bordial pompaient l'eau du Bélingou grâce à un bélier hydraulique et les « coups de bélier » résonnaient dans l'étroite vallée.

Cette belle propriété de la famille Delamarre, jadis exploitant d'un grand théâtre ambulant (hélas détruit par le feu en 1933), a été, de même, un lieu de refuge : les soldats d'une unité du Génie en retraite en 1940²⁵, des réfugiés alsaciens d'Obenheim²⁶, deux familles juives pendant l'Occupation, puis des membres du maquis AS *Pistolet* auquel appartenait Paul Kœgler, prisonnier évadé et bientôt époux de Lucienne Delamarre.

Mais le Bordial a accueilli aussi des hôtes plus inattendus encore : Maurice Chevalier, sa compagne et ses amis.

« La journée la plus terrible de ma vie » (Maurice Chevalier)

Pendant la campagne de 1939-1940, avec Joséphine Baker²⁷. Maurice Chevalier avait chanté, pour nos soldats : « *Et tout ça, ça fait d'excellents Français* ».

Après la défaite, compte tenu de la judéité de sa compagne, la Roumaine Nita Raya, il avait décidé, en un premier temps, de loger dans sa villa « La Louque », à La Bocca (Cannes), mais cette demeure fut réquisitionnée. Nita Raya (Raïssa Beloff-Jerkovitch, 1915-2015) était une belle danseuse moldave, meneuse de revue des *Folies Bergère*, puis chanteuse et actrice de cinéma.

Le couple se réfugia ensuite près de Mauzac (Mauzac-et-Grand-Castang), à Saint-Meyme-de-Rozens, chez la danseuse Deša Eva Podgoršek²⁸. Enfin, au début de 1944,

²⁰ A. Crémieux (d'après sœur Agnès) à G. Delluc, *in lit.*, 1^{er} avril 2010. La famille revint à Villeneuve-sur-Lot et, trois mois plus tard, c'était la Libération.

²¹ Les auteurs ont visité cette chambre avec lui, bien plus tard.

²² Notices Internet.

²³ Sur la côte au nord-est de l'Angleterre. La sœur était bloquée en France depuis la guerre. A. Crémieux a recueilli son interview, en anglais et en vidéo.

²⁴ Appelée, sans doute par erreur, *Agnès*, comme Clara Walch. Sa tombe à Château-l'Évêque porte le nom de *Marie-Louise* Granier.

²⁵ Kœgler, 2004, p. 49.

²⁶ Aujourd'hui jumelé avec Alles-sur-Dordogne, Cadouin et Molières.

²⁷ Cette artiste deviendra très tôt agent du contre-espionnage, puis des services secrets de la France libre. En 1947, avec Jo Bouillon, elle achètera le château des Milandes, qu'elle louait depuis 1937.

accompagnés du comédien-chanteur Félix Paquet, secrétaire de Chevalier, et de Maryse Marly, ils choisirent finalement Le Bordial pour sa tranquillité dans la forêt de la Bessède.

Craignait-il pour Nita Raya ? Redoutait-il la Libération toute proche ? Bien sûr, il s'était produit à *Radio-Paris* (l'ex-*Poste Parisien* passé sous contrôle allemand), comme bien d'autres²⁹. Aussi, durant son séjour au Bordial, il se gardait de sortir de la propriété et de descendre au village de Cadouin, tout proche. Mais tout finit toujours par se savoir...³⁰

Avait-il « collaboré » ? Que pouvait-on lui reprocher ? Un seul fait : il était allé chanter en Allemagne... C'est du moins ce qu'affirmait sévèrement Pierre Dac à *Radio Londres*, le 12 février 1944, en classant Chevalier dans une chanson parodique : « *Et tout ça, ça fait de mauvais Français* »³¹. Il leur promettait : « *Quoi que vous fassiez, on finira par vous retrouver [...] et, quelques jours plus tard, vous ne serez plus qu'un tout petit tas d'immondices.* »³².

Oui, Chevalier était allé en Allemagne, mais deux fois seulement, en 1941. Sans demander de cachet et uniquement dans le *stalag* d'Altengrabow (Saxe-Anhalt) : il y avait été prisonnier de 1914 à 1916³³. Cette fois-ci, il avait obtenu, en échange de sa prestation, la libération de dix prisonniers originaires de Ménéilmontant, comme lui, et de Belleville. La presse publia reportage et photos (**fig. 6 a**). Et bientôt, les rumeurs de véritables tournées des camps et des villes d'Allemagne se répandirent : après *Radio-Londres*, un quotidien londonien et même le magazine américain *Life* présentèrent Chevalier comme un « collabo ».

C'est pour cela que, quelques semaines après la Libération, au petit matin du 14 septembre 1944, trois hommes en armes accèdent au Bordial, appréhendent l'artiste et le conduisent au Service d'ordre patriotique (SOP), logé au 3^e étage du vétuste immeuble Véchembre, à Périgueux³⁴.

Il a longuement raconté cette mésaventure et dit sa terreur devant le très inquiétant « capitaine FTP » *Doublemètre*. Cet Andrej Urbanovitch avait pris en mains l'épuration en Dordogne³⁵ et semblait « oppressé de haine » à son égard...

On l'interroge³⁶. On le photographie dans le bureau de *Doublemètre*, entre les portraits de Staline et de De Gaulle³⁷. Il fait, écrit-il « très bonhomme que l'on va fusiller » (**fig. 6 b**). On le montre à quelques FTP, dont Yves Péron, futur député... Mais, au soir, on finit par le libérer, après lui avoir suggéré - sans succès - de chanter *Y'a de la joie*. Son *exeat* aurait été facilité, dit-on, par l'aimable Lucien Barrière, membre du SOP et futur maire de Périgueux...

Las ! Cette triste aventure laissa des traces et, peu après, Chevalier finira par demander : « *De quoi m'accuse-t-on, en résumé ? [...] Je croyais à Pétain au début de son*

²⁸ Épouse du danseur Jean Delteil (dit Myrio), originaire du Buisson. Les Delteil créeront une école de danse à Bergerac (aujourd'hui École Desha-Moulin).

²⁹ Notamment Tino Rossi. Ce dernier était accompagné par Raymond Legrand, qui cachait régulièrement dans son orchestre des musiciens juifs.

³⁰ Anecdote. Il rencontra un jour à Cadouin, le colonel G.-B. Delluc, faisant fonction de maire, qui l'avait connu à Paris, peu après 1900 : il s'y produisait sous le nom de « Petit Maurice » ou de « Petit Chevalier ». Admirateur de l'excellente diction du chanteur, ce retraité lui demanda où il avait appris à chanter. Il reçut la réponse suivante, roulant les rr avec son inimitable accent faubourien : « Je n'ai jamais appris à chanter... »

³¹ Le premier couplet commençait par : « *Le créateur de cette chansonnette/ Passait jadis pour un vrai chevalier (sic)/ D'autres encore parmi tant de grosses têtes/ Ont, dans l'épreuve, complètement perdu pied...* »

³² Un tribunal spécial l'aurait même condamné à mort, à Alger, le 27 mai 1944, par contumace ([Maurice Chevalier pendant les 2 guerres mondiales](#), 2009, en ligne).

³³ Mistinguett aurait alors usé de ses relations diplomatiques avec le roi d'Espagne, Alphonse XIII, pour le faire libérer.

³⁴ C'était l'ancien siège de la Légion française des combattants, à l'angle de la rue Antoine-Gadaud et de la rue Wilson, alors soutenu par d'énormes étais de bois.

³⁵ Sous la tutelle du commissaire René Redouté, le bien nommé...

³⁶ Chevalier, 1946 ; Gillot et Lagrange, 2002 ; Lagrange, 1993 et 2007, Penaud, 2013.

³⁷ Penaud, 2013.

règne. *Qui n'y croyait pas ? [...]. J'ai chanté onze fois à Radio-Paris, en quatre ans. Alors qu'on insistait pour que je chante hebdomadairement. Que serait-il arrivé si j'avais refusé catégoriquement ?* »³⁸ Pierre Dac vient le voir, l'entendre et finit par plaider en sa faveur. Même Aragon le défendra le 9 octobre, dans un article du quotidien communiste *Ce soir*.

Peu après, sa création, en septembre 1944, de *Fleur de Paris*, véritable hymne rassembleur de la Libération, avec Jacques Hélian et son orchestre, allait faire oublier tout cela : « *C'est une fleur de Paris,/ Du vieux Paris qui sourit,/ Car c'est la fleur du retour,/ Du retour des beaux jours./ Pendant quatre ans dans nos cœurs,/ Elle a gardé ses couleurs,/ Bleu, Blanc, Rouge,/ Avec l'espoir elle a fleuri,/ Fleur de Paris...* »

Enfin, le 30 novembre 1945, après examen du dossier de « Monsieur Maurice Chevalier, 14, avenue Foch, Paris », le Comité national d'épuration des professions d'artistes dramatiques lyriques et de musiciens exécutants, 3 rue de Valois, Paris I^{er}³⁹, conclura, après délibération et à la majorité : « *Pas de sanction* ». Et, le 8 juin 1946, à Périgueux, au théâtre de verdure du Parc Gamenson, Maurice Chevalier obtiendra un triomphe au gala des anciens de la Résistance...

La mort du *feldwebel* Joseph Munch

Un peu plus loin, à quelque deux kilomètres en aval du bourg de Cadouin, sur un tronçon du Bélingou, nommé naguère « le ruisseau d'Escoutal », au pied du massif de la Garenne, se devinent encore les quelques ruines d'un très vieux moulin, peu avant la Croix-du-Laquet⁴⁰. Ici va se produire un événement : la mort du premier Allemand, tué par un résistant en Dordogne, le samedi 23 octobre 1943⁴¹.

Dans le fossé de la route, deux jeunes de l'Armée secrète, groupe Roland, attendent un camion d'approvisionnement. Survient la Citroën du *feldwebel*⁴² Joseph Munch (depuis 2 ans bras droit du chef de la Commission allemande de contrôle de l'armistice de Bergerac)⁴³, conduite par le caporal Rudolf Lenz, et venant de Périgueux puis de Sarlat. Ils s'arrêtent pour leur demander leur identité. L'enquête précisera : « *Si [le véhicule] ne s'était pas arrêté, il n'y aurait eu aucun incident.* »⁴⁴

L'un des maquisards, le Cadunien⁴⁵ Robert Mathé, 20 ans, naguère engagé dans l'Armée d'Armistice⁴⁶ (**fig. 7 a**), obtempère : le second, Robert Challon, *alias* Bob, dépourvu de tout papier, s'enfuit vers les ruines, poursuivi par le *feldwebel*, mitraillette au poing. Le revolver de Mathé met fin à la poursuite et Munch est grièvement blessé. Le chauffeur le charge dans la Citroën et le conduit à l'hôpital de Bergerac, où il meurt, touché au poumon et au rein, vers 19h30. Au sortir d'une chapelle ardente au siège de la Commission allemande de Bergerac, il est enterré au cimetière du Nord de Périgueux, le 27 octobre à 10 h⁴⁷. Le cercueil,

³⁸ Jo Bouillon futur époux de Joséphine Baker, dirigeait alors le grand orchestre de cette station de radio des Champs-Élysées, placée sous la direction de la *Propaganda-Abteilung Frankreich*.

³⁹ C'est aujourd'hui l'adresse du Ministère de la Culture.

⁴⁰ Cette demeure (Gourgues, 1873 ; carte IGN 1937 Ouest), en rive gauche du ruisseau, est devenue, sur la carte, la *Croix-des-Laquais*... On a oublié sans doute que le *Laquet* en question était tout simplement une petite retenue d'eau, un petit lac, ce que nous a confirmé Chantal Tanet.

⁴¹ Penaud, 1999 et 2013, p. 136-137 ; Gillot et Maureau, 2011, p. 406 et 190.

⁴² Grade de sous-officier allemand, équivalent à peu près à celui d'adjudant-chef. Aujourd'hui classé OR-6 dans le *Tableau de correspondance des grades* de l'OTAN.

⁴³ *Waffenstillstandskommission ou WAKO*.

⁴⁴ Rapport des circonstances de la mort du *feldwebel* Munch par le capitaine Lhopiteau (chef du détachement de liaison avec la Commission allemande de contrôle de Bergerac) à la Direction des services de l'Armistice, hôtel Thermal, Vichy, le 25 octobre 1943 (lettre 3 138) (ADD, coll. Michèle Mathé-Fourteaux, fille de R. Mathé).

⁴⁵ À l'époque, on disait surtout *cadouin*. Le terme *cadunien* était plutôt réservé aux moines de Cadouin.

⁴⁶ Rapport des circonstances de la mort du *feldwebel* Munch, Archives M. Mathé-Fourteaux.

⁴⁷ *Ibid.*

arrivé en camionnette, est porté par 6 soldats allemands, suivi par divers officiers⁴⁸, une centaine de soldats et 30 Géorgiens. Au milieu, sont les gerbes et couronnes des services allemands. Après les mots du pasteur, viennent les hommages allemands, puis 3 salves de mousquetons⁴⁹.

Le soir même de la mort du *feldwebel* et le lendemain, dimanche 24 octobre, Cadouin est investi par les Allemands⁵⁰, fouillé et certaines maisons sont pillées. Ils profèrent des menaces : « *Si le meurtrier n'est pas pris, vingt otages seront arrêtés.* » Toute la population est consternée⁵¹. Raymond Mathé, père de Robert, lui aussi résistant, « *fort honnête homme et conseiller municipal* »⁵², et son voisin Besse, sont, seuls, arrêtés et déportés à Buchenwald⁵³. Déjà nombre de Caduniens ont gagné la forêt. Heureusement, les représailles s'arrêtèrent là.

On est surpris de cette relative clémence, alors que Rouffignac sera brûlée quelques mois plus tard. Trois raisons l'expliquent peut-être : 1 - Malgré la présence du *Sicherheits-Dienst*, nous ne sommes qu'en octobre 1943 ; 2 - Le colonel G.-B. Delluc, faisant fonction de maire⁵⁴, accueille crânement les Allemands qui l'interpellent (« *Je suis le colonel Delluc, veuillez vous mettre au garde à vous* », répond-il) et joint Jean Popineau, préfet de la Dordogne, qui est « *allé à Limoges à ce sujet* » et qui ajoute : « *Les autorités intéressées [sic] me font savoir que les mesures que vous craignez ne seront pas prises* »⁵⁵. 3 - Comme souvent en Périgord, la gastronomie vient brocher sur le tout. Par hasard... Le fils du maire Amédée Calès, prisonnier de guerre, était affecté dans la ferme du frère du commandant de l'unité accourue à Cadouin : un repas fut organisé à l'auberge Calès...⁵⁶

Une stèle commémore l'événement (**fig. 7 b**): « *En hommage au résistant Robert Mathé, enfant de Cadouin, qui, en ce lieu, le 22 octobre 1943, a, au cours d'une mission, abattu le premier nazi en Dordogne* »⁵⁷ (**fig. 9**). Robert Mathé fut arrêté plus tard, lors de l'affaire de Pont-Saint-Mamet, le 5 mars 1944, par le Groupe Mobile de Réserve du capitaine Jean et remis aux Allemands. Il fut emprisonné à Limoges, sévèrement *tabassé*. Il perdit un rein et échappa de peu à la mort. Guingouin et les Américains libèrent Limoges le 21 août, quelques heures avant qu'il ne soit fusillé avec les autres résistants. Le lendemain, il racontera ce miracle à ses parents : « *Quelle émotion pour ces hommes qui se préparaient à mourir... D'une seule voix, la Marseillaise éclata et les maquisards prisonniers se ruèrent dehors* »⁵⁸.

⁴⁸ Notamment le chef de la Commission de Bergerac, le commandant de la Place et celui de la Police de Périgueux. Compte-rendu des Renseignements généraux, ADD, coll. M. Mathé-Fourteaux.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Par les gendarmeries (française et allemande), une compagnie allemande (en fait, des Géorgiens) et le *Sicherheits-Dienst*. Le *SD* était le terrible service de sécurité du *Reichführer* Himmler, que les Français appelaient la *Gestapo*). La mitraillette du *feldwebel* est retrouvée : elle n'a pas servi (le chargeur est complet).

⁵¹ Lettre du colonel Delluc au préfet de la Dordogne, 28 octobre 1944 (courrier 5398).

⁵² *Ibid.*

⁵³ Ils figureront parmi les rescapés.

⁵⁴ À la demande du maire Calès (et non « délégué » par le gouvernement, comme dit Faucon, 1990, p. 134). La délégation n'intervenait que dans les communes de plus de 2 000 habitants

⁵⁵ Témoignage de Guy et Jacques Bouant (et non « Bonant », selon Faucon, 1990, p. 131); correspondance entre le colonel Delluc et le préfet Popineau (28 octobre et 5 novembre 1943) ; Lagrange, 2007, p. 62 ; Dutard *in* : Faucon, 1990, p. 134. Pour Lucien Dutard (secrétaire de mairie et instituteur de Cadouin, soldat en 39-40 avec le 50^e RI, puis actif résistant « depuis 1939 », capitaine FFI (Penaud, 2010), et plus tard conseiller général et député et maire de Boulazac), le colonel, faisant fonction de maire, « grâce à sa connaissance des problèmes administratifs et à son courage a pratiquement neutralisé les dangers qui ont pesé sur la population, notamment sur les résistants. » (Dutard, *in lit.*, 5 décembre 1988 ; Gillot et Maureau, 2011, p. 190). La mère Granier, supérieure du couvent, avait agi également de son côté et adressé une longue lettre au préfet, qui la rassura pour Cadouin.

⁵⁶ Faucon, 1990, p. 134, d'après L. Dutard.

⁵⁷ D'après les autres sources d'informations (y compris la lettre du colonel Delluc et le rapport officiel du capitaine Lhopiteau au gouvernement de Vichy, ADD), la date est bien le samedi 23 octobre 1944 et non le 22.

⁵⁸ Lettre du 22 août 1944. Collection M. Mathé-Fourteaux.

Il pourra reprendre le combat, malgré les graves séquelles de sa détention, et nous quittera en 1962, à 39 ans »⁵⁹.

L'extraordinaire grotte de Cussac

La grotte ornée de Cussac (Le Buisson-de-Cadouin) se signale au niveau de la rive droite du Bélingou par une cascade sur tuf, issue de son réseau actif, toujours en activité, même pendant les périodes de plus grande sécheresse : c'est la source du moulin de Farfal⁶⁰, à 3,5 km en aval de Cadouin⁶¹. La grotte s'ouvre en fait à une dizaine de mètres au-dessus du ruisseau, sur le flanc du massif rocheux. Sa large entrée (**fig. 8 a**), donnant sur une petite galerie obstruée depuis des millénaires, était connue depuis longtemps⁶².

La découverte par le Bergeracois Marc Delluc (Spéléo-Club de Périgueux) (**fig. 8 b**), date du 30 septembre 2000, à la suite de la tenace désobstruction d'un important éboulis de blocs et de plaquettes calcaires⁶³. Son étude est menée avec beaucoup de prudence par les préhistoriens dans un souci de conservation maximum, mais aussi avec beaucoup de lenteur car la grotte est envahie par des émanations importantes de CO². Des publications partielles permettent petit à petit de prendre connaissance de la richesse de son décor pariétal et de son environnement archéologique⁶⁴.

La grotte se présente comme une imposante galerie subhorizontale, creusée dans un massif de calcaire campanien 4-5, longue de 1 600 m, large de 10 à 15 m et haute d'une douzaine de mètres.

Les gravures, très bien conservées, sont de grandes dimensions, le plus souvent très lisibles en raison de la nature de la roche. La décoration de la galerie est constituée d'une dizaine de panneaux ornés de motifs animaliers de grande taille : plus de 150 grandes figures de bisons, chevaux, mammoths, bouquetins et autres (**fig. 9**). Le panneau principal est composé d'une extraordinaire accumulation d'animaux gravés (bisons, chevaux, mammoths) mais aussi de curieux tracés d'animaux quasi caricaturaux ou inhabituels (des oiseaux, un ours et même une tête de loup...), avec au moins 2 figures féminines de profil, penchées en avant, portant 2 longs seins ptosés et une ceinture pour l'une des deux, et plusieurs signes plus ou moins circulaires, parfois échancrés, comme ceux des grottes ornées gravettiennes du Quercy.

Quelques panneaux, surtout dans la partie amont, sont décorés de motifs quasi exclusivement symboliques et humains : ainsi des tracés vulvaires de plusieurs modèles, dont un signe en pomme analogue à ceux de la grotte de Roucadour (Lot) et des sexes masculins hypertrophiés, dressés verticalement et terminés en haut par le gland séparé de la verge par le sillon balano-préputial, associés directement à des tracés en oméga évoquant une schématisation particulière de sexes (ou de massifs fessiers) féminins. Enfin 2 figures féminines de profil, de grande taille, légèrement penchées en avant, avec quelques mèches de cheveux sur la nuque (ressemblant beaucoup à la femme du plafond des hiéroglyphes de la grotte de Pech-Merle (Lot)).

⁵⁹ Michèle Mathé-Fourteaux (*in lit.*, 18 mars 2019).

⁶⁰ Ou *Farfail* (carte de Belleyme, Dordogne, 29-30.).

⁶¹ Carte IGN, 1:25000, Le Bugue, n^{os} 5-6.

⁶² Il est très probable que Denis Peyrony, natif de Cussac, avait bien connu l'entrée de la grotte de Cussac, à quelques centaines de mètres de sa maison natale, lorsqu'il était enfant. Il y aurait même mené quelques fouilles, mais il ne cite pas la grotte de Cussac dans son *Périgord préhistorique* (1949).

⁶³ En 2008, notre ami Marc Delluc (1957-2017) nous a réservé une visite particulière, très complète, de la caverne (amont et aval), qu'il avait découverte, puis topographiée avec 2 autres membres du SCP, H. Durif et F. Massoulier. Nous lui en sommes très reconnaissants. Il fut fait chevalier des Arts et Lettres le 28 novembre 2015.

⁶⁴ Jaubert, 2008 ; Ledoux *et al.*, 2016.

Les thèmes, leur organisation et leur style montrent une très grande parenté avec les grottes quercynaises gravettiennes, en particulier avec la grotte de Pech-Merle (Lorblanchet, 2001). En outre, dans des bauges d'ours creusées dans le sol argileux, ont été découverts des vestiges humains concentrés dans au moins 4 emplacements. Un fragment de côte a donné lieu à une datation 14C : $28\,103 \pm 243$ BP en date calibrée⁶⁵, correspondant au Gravettien. Les relations entre l'art des parois et les vestiges trouvés au sol semblent avérées : la grotte ornée de Cussac, associée à un lieu de sépultures multiples, est un sanctuaire majeur du début du Paléolithique supérieur.

Elle est classée parmi les plus importantes grottes ornées paléolithiques. Certains la surnomment « le Lascaux de la gravure ».

Un petit paysan devient un grand préhistorien : Denis Peyrony (1869-1954)

À environ 2 km à l'Est de la grotte de Cussac, sur les hauteurs, se trouve le minuscule village de Cussac, dominé par une sévère église romane, égayée par un modeste clocher-mur et un portail gothique. C'est au domaine de la Garde, que naquit, d'une famille de paysans, le 21 avril 1869, Denis Peyrony. « Élevé dans la vie rude mais saine des champs »⁶⁶, il deviendra un des grands préhistoriens du début du XX^e siècle.

De l'école primaire supérieure de Belvès, il passe le concours de l'École normale de Périgueux et fait son service militaire au 108^e RI de Bergerac. Devenu instituteur-adjoint, il est nommé le 1^{er} octobre 1891 aux Eyzies⁶⁷, région révélée par les travaux d'É. Lartet et H. Christy, trente ans plus tôt. Il s'y marie en 1893.

Sa passion pour la Préhistoire se manifeste très vite. Dès 1894, il suit, dit-on, un cours donné par Émile Cartailhac. Aux Eyzies, il se lie d'amitié avec le Dr Louis Capitan et avec le jeune abbé Henri Breuil. Le Dr Capitan fut leur maître pendant de nombreuses années et participa à leurs découvertes et à leurs publications⁶⁸.

Son but principal est de trouver des arguments précis pour établir une chronologie des cultures des Préhistoriques ayant vécu en Périgord. Il va passer sa vie à fouiller et l'inventaire des sites étudiés par lui serait fastidieux : son nom est attaché à tous les gisements de référence de la région. Les stratigraphies des abris de La Ferrassie, Pagès (ou le Ruth), Laugerie-Haute, La Madeleine et Villepin, tenant compte de l'aspect des objets lithiques et osseux, lui permettent de couvrir toutes les cultures, depuis la fin du Paléolithique moyen jusqu'à la fin du Paléolithique supérieur de – 50 000 ans à – 8000 ans environ : de l'Aurignacien au Magdalénien. Ses fouilles l'ont amené à la découverte de nombreux restes humains, en particulier les sépultures néandertaliennes de La Ferrassie, mais aussi à la découverte d'objets de parure, d'objets d'art mobilier en os ou en pierre, de vestiges d'abris rocheux décorés, de blocs gravés ou sculptés enfouis dans les couches archéologiques qu'il étudiait.

À partir de 1901, il découvre la majorité des grottes ornées des environs des Eyzies. En 1902, en présence de Mortillet, Cartailhac et Rivière, notamment, lors d'une excursion de l'Association française pour l'Avancement des sciences, Peyrony et Breuil vont convaincre le monde savant de l'existence sous terre d'un art paléolithique, déjà mis en évidence à La Mouthe par le Dr L. Rivière en 1895. Le nom de D. Peyrony est associé à ceux de H. Breuil et de L. Capitan pour la publication de ces magnifiques découvertes d'œuvres pariétales, étudiées par H. Breuil. Étudiant le gisement du Fourneau du Diable (1920-1932), il met au

⁶⁵ 25 120 ± 120 BP.

⁶⁶ Peyrony, 1944, *in* : White et Roussot, 2003 ; Groenen; 1994. Peyrony fut élevé par son oncle, instituteur à Sireuil puis à Cussac.

⁶⁷ Il abandonne l'enseignement en 1910.

⁶⁸ Peyrony, 1949.

jour un campement solutréen au pied de la falaise en rive droite de la Dronne et découvre un admirable rocher orné, entre autres, de deux aurochs sculptés en bas relief (**fig. 10 a**).

En 1911, D. Peyrony est nommé chargé de mission de la Commission des Monuments historiques. Il s'oppose en 1913 à la vente de la sculpture de l'abri du Poisson, lutte contre les ravages causés par Otto Hauser⁶⁹, auteur de la découverte des squelettes du Moustier et de Combe Capelle, vendus à Berlin. À cette époque, il négocie l'achat du château des Eyzies pour y établir un musée. Il en sera, après la guerre, le premier conservateur. Il fait acquérir par l'État les sites du Moustier, de Laugerie Haute et de la Micoque, abandonnés par Otto Hauser. Il est nommé inspecteur des monuments historiques en 1929 et inaugure la statue de l'homme de Néandertal du musée en 1931.

En bref, cet enfant de Cussac a découvert les principales grottes ornées des Eyzies et contribué, par l'étude de la stratigraphie, à établir la chronologie du Paléolithique en Périgord. Il s'est intéressé à la préservation des sites et au développement du tourisme. On lui doit une centaine de publications (**fig. 10 b**). Il avait même fait le projet, vers 1940, d'une école ou d'un institut de la Préhistoire aux Eyzies. Il nous a quittés le 25 novembre 1954.

Vers la Dordogne

Le visiteur risque d'être surpris. S'il consulte la carte de Belleyme⁷⁰, sur la rive gauche du Bélingou, quelque 500 m après la résurgence de la grotte de Cussac, il lit, à Aillac⁷¹, tout près de la petite icône d'un établissement religieux, la mention « *AB de F. Ruinée* ». Une abbaye de femmes en aval de Cadouin, tout près de plusieurs fontaines, d'un pigeonnier et d'un moulin ?⁷² Sur le coteau, s'élève un grand pan de mur, solitaire et scandé par trois arcs brisés en tiers point, semblant bien dater du XII^e siècle. En fait, ce sont les restes d'un prieuré, dépendant de l'abbaye de Cadouin, dont on sait peu de choses, sinon ses souffrances lors des guerres de Cent ans et de Religion, sans compter les mutilations liées à la récupération intensive de moellons...

C'est maintenant la fin du chemin : voici, dominant d'environ 50 m la rive droite du Bélingou, tout près de son confluent avec la Dordogne, l'église romane au clocher carré et le petit village perché de Calès, jadis la *Parochia Calensis*, mentionnée dès 1124.

De là-haut, la Dordogne paraît s'évaser comme un grand fleuve. Juste après le confluent du Bélingou avec sa rive gauche, a été édifié le barrage de Mauzac⁷³. Il a été construit de 1838 à 1843, pour alimenter, en aval, le canal latéral (de navigation et d'irrigation) de Lalinde⁷⁴, allant du barrage de Mauzac à celui de Tuilières⁷⁵, via Couze, long de 15 kilomètres et aujourd'hui déclassé⁷⁶. En amont et en aval de Lalinde, il permettait de court-circuiter les hauts fonds (les *malpas*) de la rivière (le Grand Thoret, la Gratusse et le Gratussou), gênant la navigation des gabares et autres courpets, quand les eaux, en période de

⁶⁹ Delluc, 1999.

⁷⁰ Belleyme, Dordogne, 29-30.

⁷¹ Aujourd'hui *Aillas*, sur certaines cartes.

⁷² Amagat, 2003.

⁷³ Il est situé sur la commune de Badefols-sur-Dordogne (autrefois Badefol-de Cadouin). Le village de Mauzac se trouve sur la rive droite, à 1 500 m en amont.

⁷⁴ Le roi Louis-Philippe s'étonna de la durée de ces travaux : « Mais le canal de Lalinde, on le pave donc avec des pièces de cent sous ! » Peut-être pensait-il à la « Route de quarante sous », dans les Yvelines, près de Saint-Germain-en-Laye : elle devait ce surnom au salaire des ouvriers payés 40 sous par jour.

⁷⁵ Construit en béton, de 1905 à 1908 par l'ingénieur Albert Claveille, futur ministre des Travaux publics et des Transports, natif de Mouleydier.

⁷⁶ Carte d'État-major, n° 182, 1 : 80000, Bergerac SE.

« maigre », n'étaient pas « marchandes »⁷⁷. Ce barrage a été rehaussé à deux reprises pour permettre la production d'électricité « au fil de l'eau », devenant ainsi « hydro-électrique ».

Un de ces *malpas*, juste en aval du barrage de Mauzac (et donc tout près de l'embouchure du Bélingou), fut sans doute le *Trajectus* de *Diolindum*, cité par l'*Itinéraire* dit d'Antonin (plutôt à la fin du III^e- début du IV^e siècle, sous Dioclétien). Un peu plus loin, en aval de Lalinde, c'est au saut de la Gratusse, où vivait - n'en doutons pas - un terrible monstre : le Coulobre (**fig. 11**). Dans une caverne, non loin de l'abouchement du Bélingou, ce dragon herpétiforme dévorait les moutons, leurs bergers, les bateliers et brisait leurs bateaux. Il déplaçait surnoisement les écueils de la rivière et l'asséchait d'un coup en s'y désaltérant.

Heureusement saint Front, évangéliste du Périgord, le tua et, depuis ce temps, les rochers sont, dit-on, teintés de rouge et la chapelle Saint-Front de Colubri a été érigée au XIII^e siècle, au-dessus de Lalinde...⁷⁸

B. et G. D.⁷⁹

Bibliographie

- Amagat G., 2003 : « Prieuré d'Aillac, Molières. Une chapelle oubliée », 3 p., sur la toile.
- Chevalier M., 1946 : *Ma route et mes chansons, I, La Louque*, Julliard, Paris.
- Crémieux A., 2003 : « Deux mois au Paradis. Une famille juive protégée par les sœurs de Cadouin, en 1944 », *Actes du 8^e colloque des Amis de Cadouin, août 2001*, p.25-29.
- Gourgues vte de, 1873 : *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Imprimerie nationale, Paris.
- Delluc B. et G., 1983 : « Le suaire de Cadouin : une toile brodée », *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, CX, p. 162-179.
- Delluc B. et G., 1996 : « L'eau à Cadouin », *Actes du 2^e Colloque des Amis de Cadouin, août 1995*, p. 55-71.
- Delluc B. et G., 1997 : « Le suaire de Cadouin et la première croisade », *Actes du 3^e Colloque des Amis de Cadouin, août 1996*, p. 3-10.
- Delluc B. et G., 1998 : « L'archéologie cistercienne de Cadouin », *Bull., de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, CXXV, p. 383-416.
- Delluc B. et G., 1999 : « L'archéologue Otto Hauser à la lumière de quelques documents périgordins », *Bull., de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, CXXVI, p. 705-748.
- Delluc B. et G., 2001 : « Le suaire de Cadouin et son frère, le voile de sainte Anne d'Apt (Vaucluse). Deux pièces exceptionnelles d'archéologie textile », *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, CXXVIII, p. 607-626.
- Delluc B. et G., 2002 : « L'eau dans la vie des moines de Cadouin », *Bull., de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, CXXIV, p. 523-542.
- Delluc B. et G., 2015 : « Un esprit frappeur à Cadouin en 1940. Rapports et expertises médicales », *Actes du 21^e colloque des Amis de Cadouin, août 2014*, p.49-88. Voir aussi 2014 : Un mystérieux esprit frappeur à Cadouin en 1940, *Bull. de la Soc. d'art et d'histoire du Périgord Noir*, n°136, 2014, p. 21-44.

⁷⁷ Secret, 1972.

⁷⁸ Le lecteur attentif aura noté que le Coulobre de la Dordogne était plutôt de sexe masculin, alors que le Coulobre de la fontaine de Vaucluse était de sexe féminin...

⁷⁹ Notre gratitude va à Hubert de Commarque, qui nous a accompagnés dans l'exploration du Bélingou souterrain, et à Alain Crémieux, qui nous a narré, en présence de Mme Lucienne Kœgler, ses souvenirs de réfugié à Cadouin. À propos de la mort du *feldwebel* Munch, nos remerciements vont aux frères Guy et Jacques Bouant, pour le récit qu'ils nous ont fait, à Lucien Dutard, qui nous a parlé de la vie à Cadouin sous l'Occupation et donné un long texte (très résumé dans le livre de M. Faucon), et, tout particulièrement, à Mme Michèle Mathé-Fourteaux, fille de Robert Mathé, qui nous a communiqué ses souvenirs et les éléments de sa minutieuse enquête. Nous devons à notre ami du Spéléo-Club de Périgueux, Marc Delluc, de nous avoir, longuement, fait visiter sa magnifique découverte, la grotte ornée de Cussac et, à propos de Denis Peyrony, à nos divers collègues qui nous ont permis de travailler, depuis des décennies, sur l'histoire de la Préhistoire en Périgord. Enfin, l'un d'entre nous, ne saurait oublier tout ce qu'il doit à son grand-père, le colonel Gustave-Barthélémy Delluc, cadunien de souche, homme de science, de culture et de devoir.

- Delluc B. et G., 2018 : « Des mystérieux Gavaches en Périgord au XV^e siècle », *Bull., de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, CXLV, p. 357-366.
- Dutard L., 1990 : « Souvenirs de la période 1939-1945 », tapuscrit très complet (adressé à G. Delluc), résumé dans la publication de Faucon, 1990.
- Faucon M. *et al.*, 1990 : *Francs-Tireurs et Partisans français en Dordogne*, éditions Maugein, Tulle.
- Gillot J.-J. et Lagrange J., 2002 : *L'Épuration en Dordogne selon Doublemètre*, Pilote 24, Périgueux.
- Gillot J.-J. et Maureau M., 2011 : *Résistants du Périgord. 1500 notices inédites et illustrées*, éditions Sud Ouest, Bordeaux.
- Groenen M., 1994 : *Pour une histoire de la préhistoire*, Jérôme Milon, Grenoble.
- Jaubert J., 2008 : « L'art pariétal gravettien en France : éléments pour un bilan chronologique », *Paléo*, n°20, p. 439-471.
- Kœgler L., 2001 : « Les sœurs de Cadouin », *Actes du 7^e colloque des Amis de Cadouin, août 2000*, p. 80-84.
- Kœgler L., 2004 : « Le Bordial (près de Cadouin) pendant la guerre 1939-1945 », *Actes du 9^e colloque des Amis de Cadouin, août 2002*, p.49.
- Lagrange J., 1993 : *1944 en Dordogne*, Pilote 24, Périgueux.
- Lagrange J., 2007 : *Dictionnaire de la Résistance*. Dordogne. Pilote 24, Périgueux.
- Ledoux L. *et al.*, 2016 : « Traces of Human and Animal Activity in Cussac Cave (Le Buisson-de-Cadouin, Dordogne, France) : Preliminary Results and Perspectives », *Quaternary International*, p. 1-14, ill.
- Lorblanchet M., 2001 : « Cussac, fantastique grotte gravée de la Préhistoire », *Archéologia*, n° 381, p. 4-8.
- Penaud G., 1999 : *Dictionnaire biographique du Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- Penaud G., 2010 : Lucien Dutard et la Résistance, *Le Journal du Périgord*, mai, n° 184, p. 12-14.
- Penaud G., 2013 : *Histoire de la Résistance en Périgord*, éditions Sud Ouest, Bordeaux.
- Peyrony D., 1949 : *Le Périgord préhistorique. Essai de géographie humaine. Liste des stations, gisements, monuments divers connus avec leur bibliographie*, Soc. hist. et arch. du Périgord, Périgueux.
- Secret J., 1972 : *La Dordogne au fil de l'eau*, Fanlac, Périgueux.
- White R. et Roussot A., 2003 : « Résumé de ma vie, une note autobiographique de Denis Peyrony », *Bull., de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, CXXX, p. 453-472.

Légendes des illustrations

- Fig. 1 – *Le cours du Bélingou*. Ce ruisseau est long seulement de 10 km. : 1, naissance ; 2, sous Cadouin ; 3, le Bordial ; 4, la stèle ; 5, la grotte de Cussac ; 6, lieu de naissance de D. Peyrony ; 7, ruines d'Aillac ; 8, confluent avec la Dordogne.
- Fig. 2 – *Abbaye de Cadouin*. L'étang des moines reconstitué lors d'une crue en mai 2008.
- Fig. 3 – *Village de Cadouin* : a, la plongée dans le souterrain du ruisseau sous l'aile des convers de l'abbaye ; b, le long souterrain du Bélingou sous le village.
- Fig. 4 – *Les crues du Bélingou à Cadouin* : a. en 1935, dans le cloître (carte postale) ; b. en mai 2008, dans la rue.
- Fig. 5 – *Les réfugiés de Cadouin* : a, la Petite Russie ; b, la mère Granier, Juste parmi les Nations.
- Fig. 6 – *Maurice Chevalier* : a, visite au stalag d'Altengrabow en Allemagne (Presse de l'époque) ; b, terrorisé, dans le bureau de Doublemètre à Périgueux en 1944 (G. Penaud, 2013)
- Fig. 7 – *La mort du feldwebel* : a, Robert Mathé, soldat (coll. M. Mathé-Fourteaux) ; b, la stèle commémorative du ruisseau d'Escoutal.
- Fig. 8 – *Grotte de Cussac* : a, entrée de la caverne ; b, Marc Delluc, inventeur de la grotte ornée en septembre 2000, chevalier des Arts et Lettres.
- Fig. 9 – *Grotte de Cussac. Un des panneaux gravés* : 2 bisons affrontés et un cheval (photo de presse. Ministère de la Culture, archives SHAP).
- Fig. 10 – *Le préhistorien Denis Peyrony* : a, en tenue claire, il présente la sculpture du Fourneau du Diable à L. Didon, G. de Fayolle et M. Féaux (iconothèque de la SHAP) ; b, son profil par Pryas, au musée des Eyzies, pour son jubilé en avril 1939.
- Fig. 11 – *Le terrible Coulobre terrassé par saint Front*. Œuvre de Marcel Pageot (*L'Agriculteur de la Dordogne*, n° 1207, 20 décembre 1996).



Fig 1
Le cours du Bélingou.



Fig 2
Abbaye de Cadouin. L'étang des moines reconstitué lors d'une crue en mai 2008



Fig 3 a Village de Cadouin : a, la plongée dans le souterrain du ruisseau sous l'aile des conuers de l'abbaye postale) ;

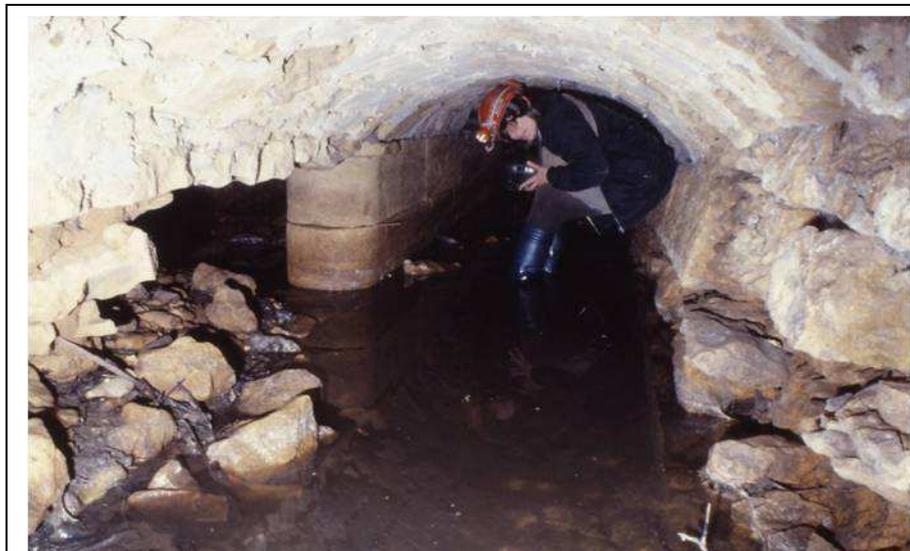


Fig 3 b Village de Cadouin le long souterrain du Bélingou sous le village.

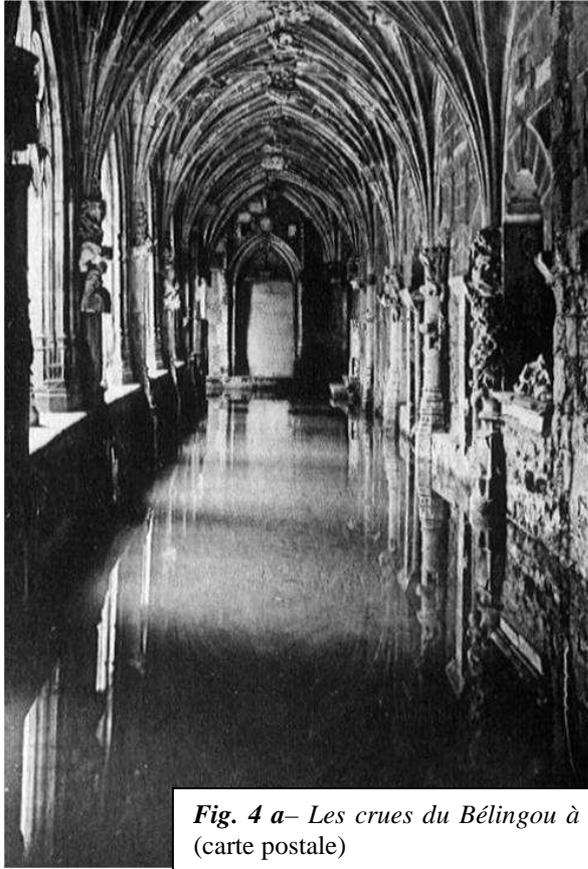


Fig. 4 a– *Les crues du Bélingou à Cadouin* : en 1935, dans le cloître (carte postale)



Fig. 4 b – *Les crues du Bélingou à Cadouin* en mai 2008, dans la rue.

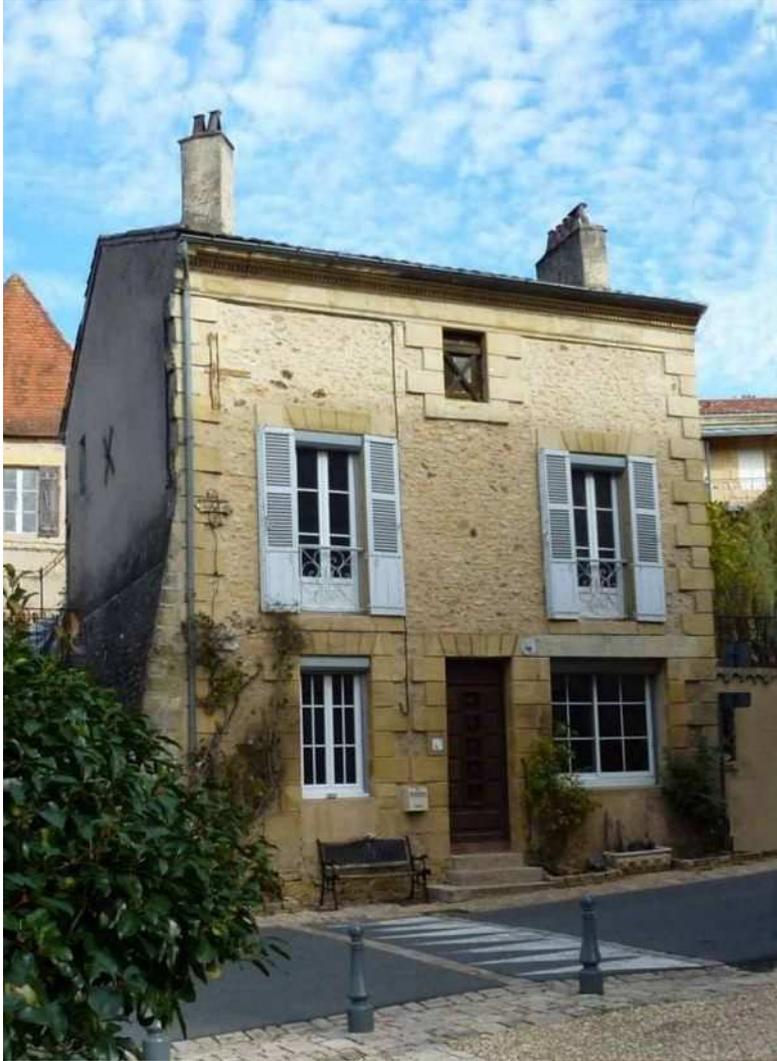


Fig. 5 a– *Les réfugiés de Cadouin* : la Petite Russie ;



Fig. 5 b– *Les réfugiés de Cadouin* : la mère Granier, Juste parmi les Nations.



Fig. 6 a– Maurice Chevalier : visite au stalag d’Altengrabow en Allemagne (Presse de l’époque)



Fig. 6 b– Maurice Chevalier : terrorisé, dans le bureau de Doublemètre à Périgueux en 1944 (G. Penaud, 2013)



Fig. 7 a- La mort du feldwebel : a, Robert Mathé, soldat (coll. M. Mathé-Fourteaux.)



Fig. 7 b- La mort du feldwebel : la stèle commémorative du ruisseau d'Escoutal.



.Fig. 8 – Grotte de Cussac : a, entrée de la caverne ; b, Marc Delluc, inventeur de la grotte ornée en septembre 2000, chevalier des Arts et Lettres.



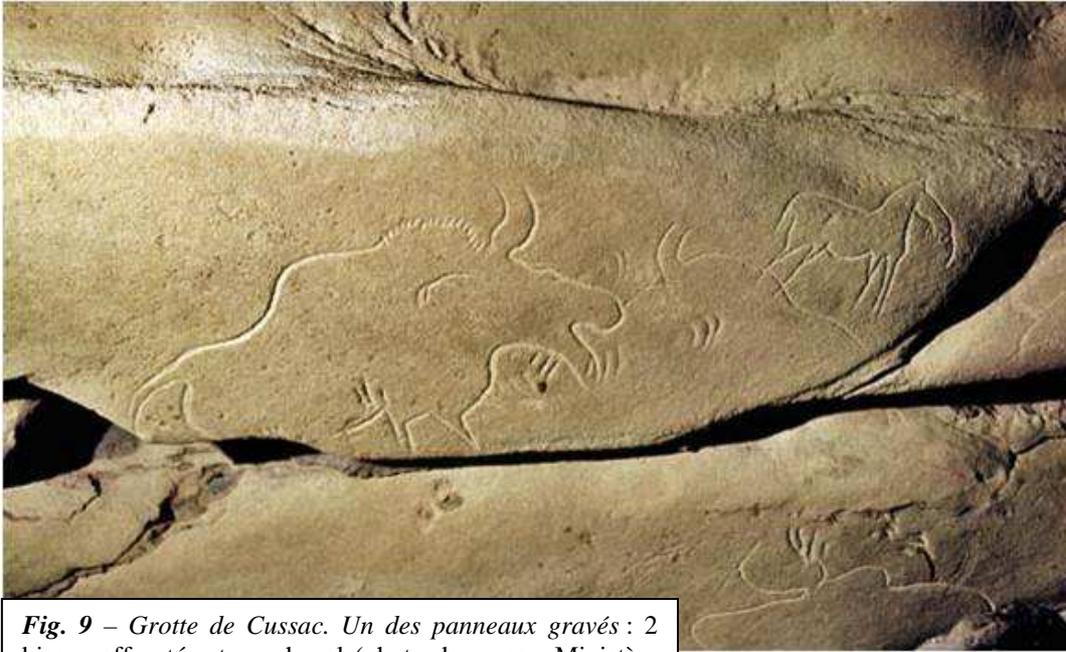


Fig. 9 – Grotte de Cussac. Un des panneaux gravés : 2 bisons affrontés et un cheval (photo de presse. Ministère de la Culture, archives SHAP).

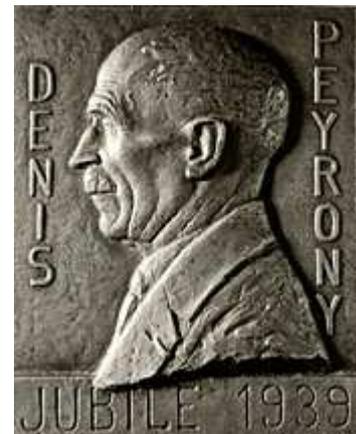
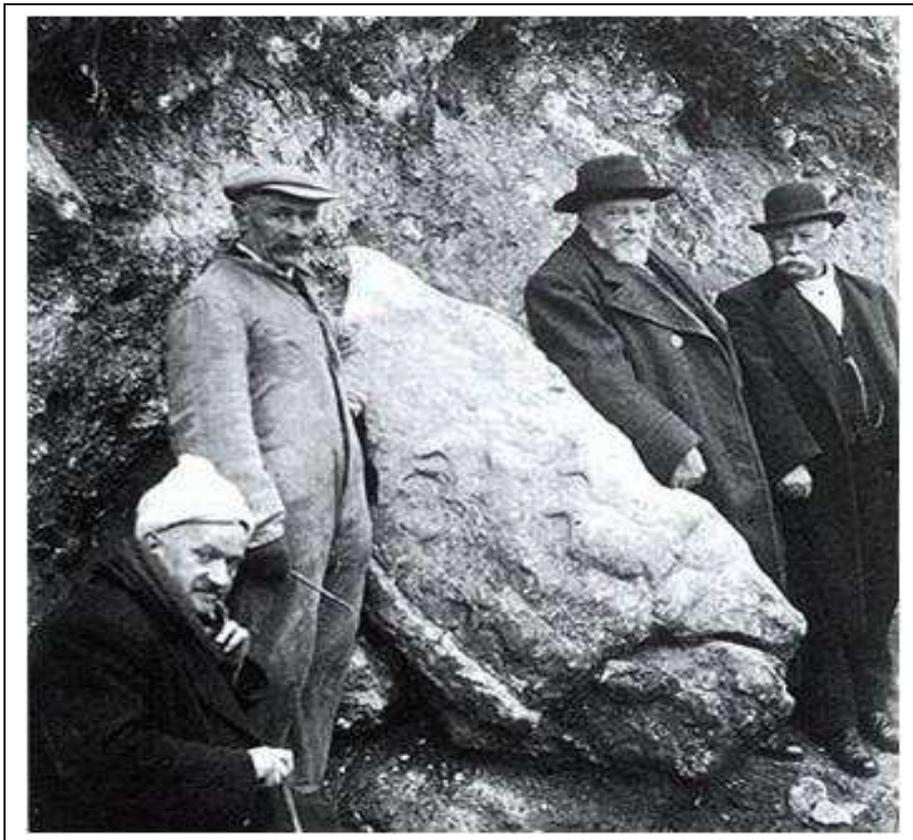


Fig. 10 – Le préhistorien Denis Peyrony : a, en tenue claire, il présente la sculpture du Fourneau du Diable à L. Didon, G. de Fayolle et M. Féaux (iconothèque de la SHAP) ; b, son profil par Pryas, au musée des Eyzies, pour son jubilé en avril 1939.



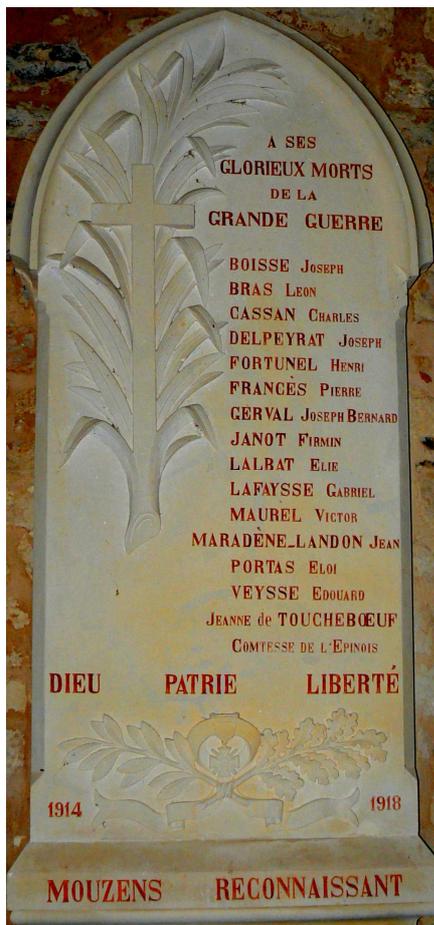
Fig. 11 – *Le terrible Coulobre terrassé par saint Front*. Œuvre de Marcel Pageot (*L'Agriculteur de la Dordogne*, n° 1207, 20 décembre 1996).

Brèves de colloque : Femmes Poilues et autre Mata Hari

Par J COLONNA

La Grande Guerre se rappelle à nous par ses monuments aux morts qui égrainent leurs flots de victimes : des fratries, des morts de la première heure, certains répertoriés par ordre chronologique, par ordre alphabétique, d'autres par lieux de décès ou de disparition à Verdun, dans la Somme... Tous des Poilus, morts pour la France.

Mais en fait non ! On y trouve aussi parfois des civil(es). A Mouzens , près de Saint Cyprien(24) ,un monument récent porte ainsi le nom d'une femme également inscrit sur la plaque commémorative plus ancienne dans l'église du village ...



Jeanne de l'Épinois 1877-1917
(photo Claude Richard –livre d'Or des infirmières de Reims)



Les sites « mémoires des hommes » et « Mémorialgenweb » nous apprennent que cette femme était engagée comme Infirmière de la Société de Secours aux Blessés Militaires à l'hôpital N°12 de Vadelaincourt dans la Meuse– La SSBM étant l'une des associations à l'origine de la croix rouge française. Vadelaincourt non loin de Verdun a accueilli de nombreux grands blessés du secteur du Mort-homme, de la côte de Poivre ,de Vaux et de Douaumont entre 1915 et 1917

PARTIE A REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **DE L'ESPINOIS**

Prénoms _____

Grade *Infirmière de la Société*

Corps *de Secours aux Blessés Militaires*

N° _____ au Corps. — Cl. _____

Matricule. _____ au Recrutement

Mort pour la France le *9 sept 1917*

à *l'hosp. de Vadelaincourt*

Genre de mort *Blessure au combat*

Né le *10 Février 1877*

Mouzons Département *Charente*

Arr. municipal (p. Paris et Lyon). *Mouzens* *Cordezoigne*

Jugement rendu le _____

par le Tribunal de _____

acte ou jugement transcrit le _____

N° du registre d'état civil _____

101-708-1023. [20434]

Jeanne succombe des suites de ses blessures quelques jours après le bombardement du 4 septembre 1917 sur l'hôpital.

Motivation officielle de sa nomination à la mention « morte pour la France », signée le 7 octobre 1917 par Paul Painlevé ,après sa visite sur site en compagnie du président Poincaré: " Avec un remarquable courage et le plus grand calme a aidé au sauvetage des blessés et leur a prodigué ses soins pendant le bombardement et l'incendie de l'hôpital, le 20 aout 1917. Sa présence et son attitude au milieu du danger ont été pour tout le personnel un bel exemple de courage et de sang froid. S'est de nouveau signalée pendant le bombardement du 4 septembre au cours duquel elle a été mortellement blessée. »

Elle avait également été faite chevalier de la Légion d'honneur par un décret du 08/09/1917 sur rapport du ministre de la Guerre-la veille de sa mort !



Photo « empruntée » au site Vadelaincourt. info où l'on aperçoit des infirmières dans les décombres de l'hôpital suite aux bombardement du 20 aout 1917 ;l'hôpital n°12 ferma suite au bombardement de septembre.



Extrait du journal Le Miroir du 16 septembre 1917

Jeanne de Touchebeuf ,comtesse de l'Epinois fait donc parti des 209 ou 211 victimes infirmières répertoriées également par le site de la croix rouge, bien peu pourrait-on dire par rapport au million et demi de soldats français tombés lors de ce conflit .

Il est intéressant toutefois d'approfondir et de recenser ces victimes civiles « mortes pour la France », étaient elles toutes infirmières ? Y avait-il d'autres Périgourdines ?

L'enquête n'est pas aisée dans la mesure où les sites dédiés aux victimes de la guerre n'indexent pas ces critères, les moteurs de recherches ne permettent généralement pas de sélectionner homme ou femme, civil ou militaire et les corps infirmiers mentionnés sont ceux de l'armée, uniquement masculin à l'époque. Une démarche empirique par prénom ?! a permis de découvrir d'autres cas :

Une autre Périgourdine originaire de Saint Sauveur, près de Bergerac, également infirmière de la SSBM, décorée de la croix de guerre : Germaine de la Valette Monbrun

Nom : **DE LA VALETTE-MONBRUN** Prénoms : **Germaine**

Informations militaires et Résistance

Conflit : **1914-1918**

Grade, unité : **Infirmière - [Victimes civiles] - C.R.F. Croix Rouge Française**

Personnel de la Croix Rouge Française

Complément : S.S.B.M.

Autres informations militaires : Croix de guerre

Décorations



Naissance

Date : 07/07/1877

Département : 24 - Dordogne

Commune : Saint-Sauveur

Situation familiale : Fille de Joseph et de Marthe de ROYÈRE, célibataire

Adresses : Née Château de Biran

Fiche individuelle Memorial Genweb

Détachée au service de propagande, elle meurt accidentellement « en mettant le pied sur une grenade qui n'avait pas éclaté » alors qu'elle guidait une délégation américaine sur le front en octobre 1918 à Bligny (Marne).

Elle n'aura pas la même reconnaissance posthume que sa consœur de Mouzens : le caveau familiale semble bien abandonné et on ne retrouve aucune mention de cette femme sur le monument aux morts de Saint –Sauveur ni sur celui du cimetière Beauferrier de Bergerac !



Cimetière Beauferrier de Bergerac

Le hasard des prénoms a permis de recenser également d'autres types de victimes civiles référencées « morts pour la France » :

Des victimes de bombardements, de blessures par balles, des victimes des gaz et des prisonnières-otages de la zone occupée ou même des résistantes- décédées en France , en Belgique ,en Allemagne dans des camps comme celui de Zwickau,

Barbe ALE -née- LEHALLE
 Mort pour la France le 08-10-1914 (Zwickau, Allemagne)
 Carrière
 Grade: victime civile
 Mention :Mort pour la France
 Sépulture
 Lieu de sépulture Sarrebourg (Moselle)

The image shows two documents. On the left is a digital record for Marie Catherine JACQUINET, wife of L'Huillier, born 27-01-1857 in Mercy-le-Haut (54-Meurthe-et-Moselle, France). Her status is 'victime civile' and her mention is 'Mort pour la France'. Sources include the Service historique de la Défense in Caen. On the right is a handwritten military document titled 'PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS' for Marie Catherine L'Huillier, wife of Jacquinet. She is listed as a 'victime civile' who died on 22 August 1914 in Mercy-le-Haut (M.d.M.) from 'fusillée par allemands'. She was born on 27 January 1857 in Mercy-le-Haut (M.d.M.). The document is signed by the Tribunal de D.C. on 23 August 1914.

Fiche individuelle de Catherine Jacquinet, « fusillée par allemands » le 22 aout 1914

This is a handwritten military document for Henriette Moriamé. Her name is 'M^{lle} Moriamé' and her first name is 'Henriette'. She is identified as a 'Chevalier' of the Légion d'honneur. The document is dated 6 June 1919 and is signed by the Minister of War. It mentions her death on 22 August 1914 in Muffler (Belgique). The document number is 92733 and the file number is 1936.

Attribution de la légion d'honneur à titre posthume à Henriette Moriamé pour faits de Résistance

MINISTÈRE DES ARMÉES

Catherine PIERREL
Mort pour la France le 11-1918 (Borgerhout, Belgique)

Né(e) le/en 04-05-1844 à La Croix aux Mines (88 - Vosges, France)

Carrière
Statut : victime civile

Mention : Mort pour la France
Sources : Service historique de la Défense, Caen
Géographie historique : Borgerhout est un district de la ville belge d'Anvers

Mém HO

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom : *Pierrel*
Prénoms : *Catherine*
Grade : *Victime Civile*
Corps :
N° : _____ au Corps. — Cl.
Militaire : _____ au Recrutement
Mort pour la France le : *9 Novembre 1918*
à : *Borgerhout (Belgique)*
Genre de mort : *Mauvais traitements*
Évacuation : *France*
Né(e) le : *4 Mai 1844 ou 1846*
à : *La Croix aux Mines Vosges*
Département :
Arr. municipal (Paris et Lyon) :
à défaut rue et N° :
Jugement rendu le :
par le Tribunal de :
acte ou jugement transcrit le :
N° du registre d'état civil :
50-708-1087 (2043)

Fiche individuelle de Catherine Perrel décédée suite à des mauvais traitements lors de l'évacuation forcée en novembre 1918

Nom : **LACAILLE** Prénoms : **Adélaïde Pélagie épouse BLAISE**

Informations militaires et Résistance
Conflit : **1914-1918**
Grade, unité : **[Victimes civiles] - Victime civile**

Naissance
Date : 04/01/1849
Département : 55 - Meuse
Commune : Combrès - Pour info, « Combrès(55) » s'appelle « Combrès-sous-les-Côtes(55) » depuis 1922

Décès
Date : 12/12/1914 (65 ans)
Département : 67 - Bas-Rhin
Commune : Saveme
Lieu, complément :
Genre de mort : Mort(e) en déportation
Mention Mort pour la France : Oui

morte pour la France "maladie en captivité"

Fiche individuelle d'Adélaïde Lacaille morte en captivité

Ces quelques exemples font partie d'une longue liste de femmes « poilues » difficiles à débusquer dans les différents moteurs de recherches mais pourtant bien présentes.

Corolaire des mortes glorieuses, on peut aussi s'intéresser aux fusillé(es) référencé(es) dans ces moteurs de recherches, des listes beaucoup plus restreintes dans lesquelles apparaît une Périgourdine : Victorine Faucher

Nom	Prénom(s)	Date de naissance	Département/Pays de naissance
CHANTEGREIL	Jean	11-11-1883	24 - Dordogne
DENOYER	Adrien	17-03-1896	24 - Dordogne
FAUCHER	Victorine	06-10-1892	24 - Dordogne
LAFLAQUIERE	Edouard	09-01-1890	24 - Dordogne
LAFLAQUIERE	Pierre	22-03-1883	24 - Dordogne
ROYÈRE	Antoine	21-02-1890	24 - Dordogne

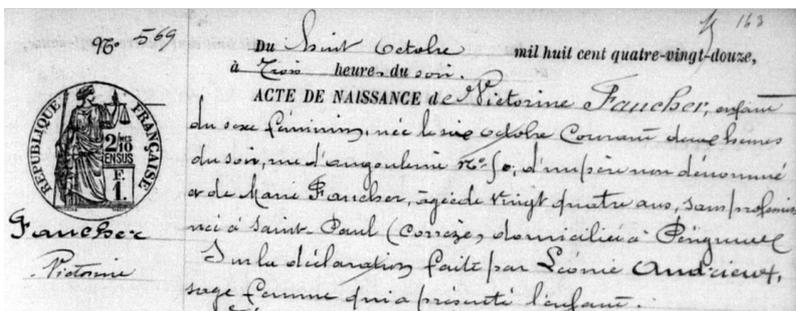
Base des fusillés de la première guerre mondiale



Née de père inconnu à Périgueux en 1892, Victorine sera fusillée pour intelligence avec l'ennemi le 6 mai 1918 avec son amie Joséphine Alvarez .. également « artiste lyrique ».



Joséphine 40 ans et Victorine 26 ans peu avant leur exécution

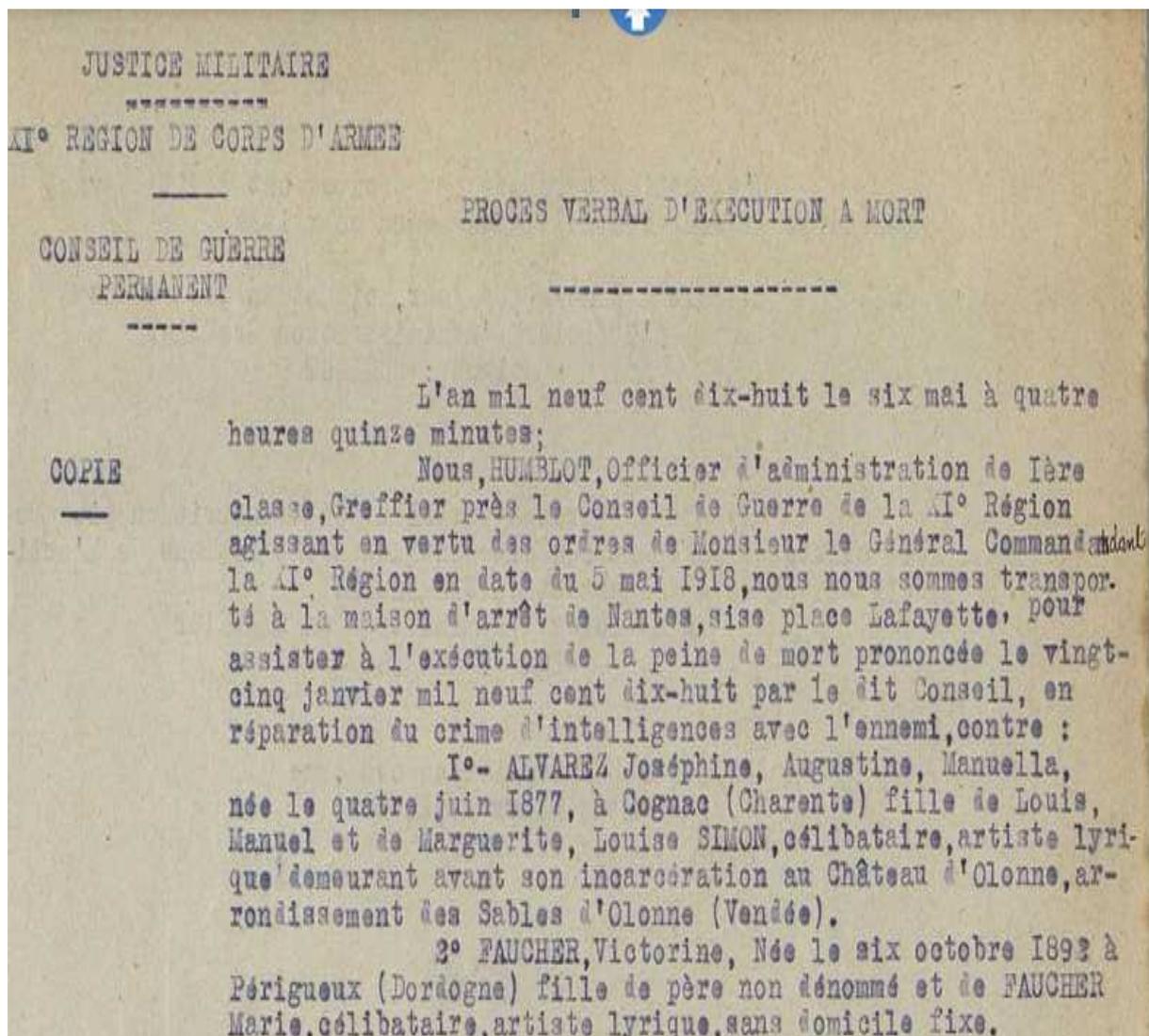


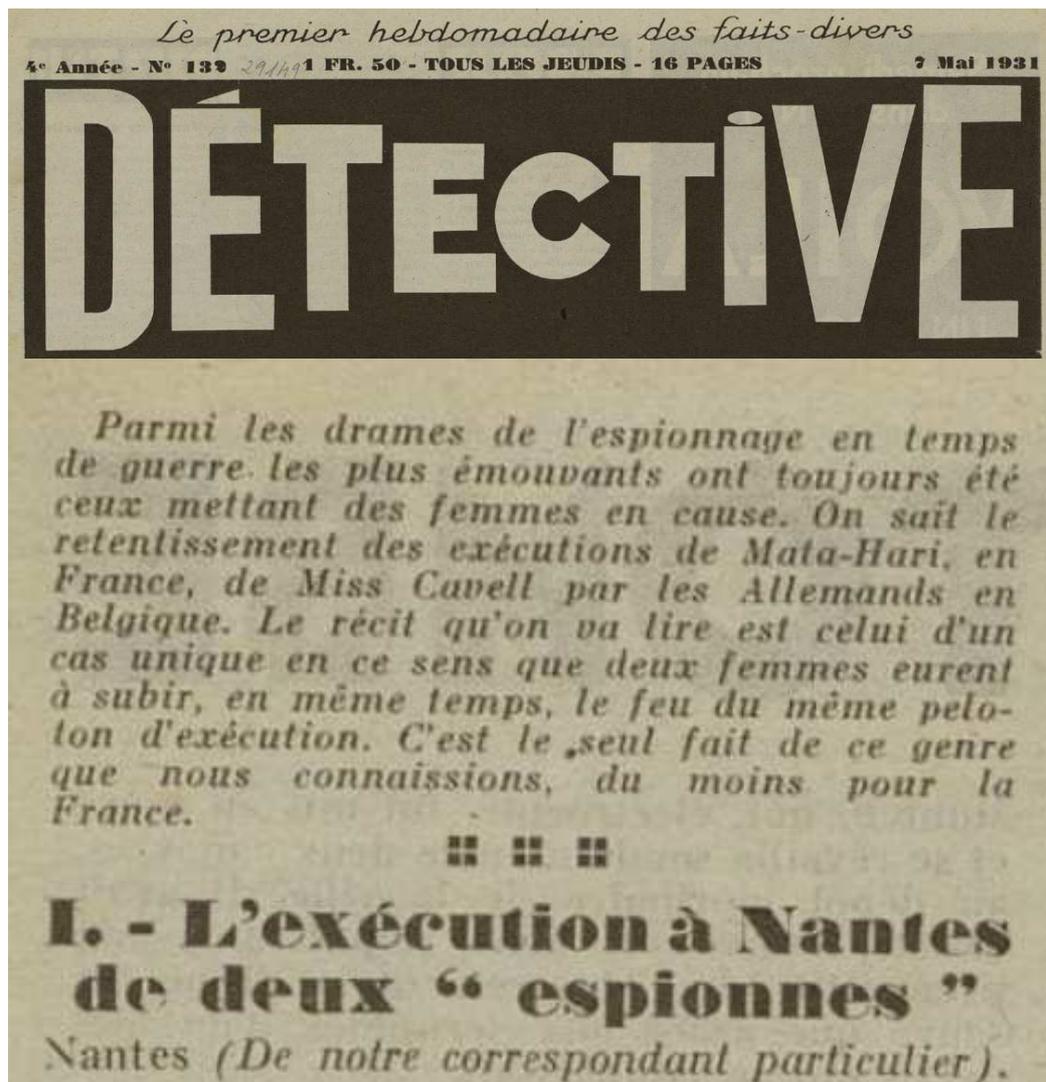
Extrait de naissance de Victorine Faucher

Le dossier des procès mis en ligne récemment sur le site mémoire des hommes décrit ces deux femmes comme des aventurières aux mœurs légères, qui auraient fréquenté les milieux anarchistes parisiens et se seraient ralliées à leurs idées : affaiblissement de l'état, antimilitarisme tout en pratiquant escroqueries et cambriolages antibourgeois. Chargées de négocier des titres volés, elles partent en Espagne où elles sont approchées par des agents allemands. Par idéologie ou surtout par intérêt matériel, elles acceptent de rentrer en France pour collecter des renseignements au profit de l'espionnage ennemi et préparer l'installation d'une imprimerie clandestine destinée à la propagande antimilitariste.

Dans la région des Sables-d'Olonne où elles dilapident l'argent allemand, elles fréquentent un jeune marin, cuisinier sur un torpilleur Gustave Gitton ...mais leurs activités d'espionnes semblent s'être arrêtées là.

Les pièces du procès restent vagues, les témoignages confidentiels, et leur condamnation à mort a semblé déjà à l'époque bien disproportionnée comme le montre un article de Jacques Maufra dans le journal *Détective* du 7 mai 1931. « *Détective, le grand hebdomadaire des faits-divers* » est fondé en 1928 par les frères Joseph et Georges Kessel avec pour éditeur les éditions Gallimard. A l'époque des plumes prestigieuses collaborent à ses premiers numéros : les frères Kessel, Mauriac, Gide, Simenon, ou Albert Londres ...ce qui lui confère un caractère sans doute plus fiable qu'aujourd'hui.





N B: Alors que se déroulait le colloque des Amis de Cadouin, Guy Penaud préparait un essai très complet sur Victorine Faucher, publié aujourd'hui par la société historique et archéologique du Périgord .

Guy Penaud « Lolotte la Mata Hari périgourdine » Bulletin de la SHAP (tome CXLV 2018)

Sitographie ;

Mémoire des hommes : www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr

MémorialGenWeb : <http://www.memorialgenweb.org>

Site de CICR (croix rouge) <https://grandeguerre.icrc.org/fr/File/Details/2779914/6/1>

Courrier des Ardennes :

<http://civils19141918.canalblog.com/archives/2016/08/03/34147273.html>

Archives de la Dordogne : <https://archives.dordogne.fr>

Vadelaincourt : http://www.vadelaincourt.info/info_h12.htm

Archives nationales ,site Léonore (attribution des légions d'honneur) :

http://www2.culture.gouv.fr/public/mistral/leonore_fr?A

Bibliothèque des littératures policières (BiLiPo) :

<https://criminocorpus.hypotheses.org/tag/bilipo>

Pègre et résistance en Dordogne

Compte rendu d'après Patrice Rolli



Pègre et « Gestapo » contre Résistance en France

“ Comment une unité composée de Nord-Africains encadrée par les pires truands issus de la pègre parisienne a-t-elle pu terroriser la France de janvier à août 1944 ? ”

Confrontée aux actions de plus en plus spectaculaires de la Résistance qui ne cesse de monter en puissance et de menacer directement la machine de guerre du Troisième Reich, le chef de la Gestapo en France – Karl Boemelburg – crée la « Brigade nord-africaine », une police auxiliaire issue des ambitions d'Henri Lafont, le parrain tout puissant de la « Gestapo française » de la rue Lauriston, et de Mohamed El Maadi, un nationaliste algérien pronazi. Dans ses rangs : l'ancien inspecteur de police corrompu Pierre Bonny et le capitaine de l'équipe de France de la coupe du monde de football de 1930, Alexandre Villaplane.

“ Cette alliance de la pègre et de la « Gestapo » perpétuera les pires crimes qui révolteront même les allemands. ”

<http://espritdepays.com/dordogne/histoire/brigade-nord-africaine-reich>

Le 15 mars 1944, une étrange unité militaire composée de Nord-africains placés sous le commandement de truands issus de la pègre parisienne fait son entrée à Périgueux sous le regard stupéfait de la population. Leur chef est Alexandre Villaplane, l'ancien capitaine de l'équipe de France de football lors de la coupe du monde de 1930. Ces hommes constituent la tristement célèbre Phalange nord-africaine mise immédiatement à la disposition du chef de la Gestapo en Dordogne, le brutal Michaël Hambrecht. Le but de la présence de cette police auxiliaire « allemande » en Dordogne ?

Lutter contre la Résistance dont l'essor et les actions toujours plus spectaculaires menacent désormais directement le fonctionnement de la machine de guerre du Troisième Reich et la sécurité des troupes allemandes dans le département. Dans les faits la Phalange nord-africaine, dès son arrivée et durant les cinq mois de sa présence, s'illustrera surtout par ses innombrables exactions et massacres parmi lesquels ceux de Siorac, Brantôme, Sainte-Marie-de-Chignac, Saint-Martin-de-Fressengeas, Mussidan, Saint-Germain-du-Salembre et des Piles à Cornille.

Bien plus qu'une unité de répression chargée de lutter contre la Résistance, la Phalange africaine constitua l'instrument de terreur de la Gestapo sur les habitants du département et sema l'effroi dans le département en commettant impunément pillages, extorsions de fonds, tortures et meurtres.

<https://www.ajpn.org/auteur-Patrice-Rolli-8851.html>

A propos du film : « Le temps des bals clandestins »



France, 22 juin 1940... C'est l'armistice. L'armée allemande se déploie. On plie l'échine face à l'ennemi. C'est le début de la résignation, des restrictions et des brimades. Plus question pour la jeunesse de compter s'amuser, les bals sont interdits et le resteront jusqu'à la fin de la guerre.

Cependant, à l'écart, en prêtant bien l'oreille, l'on entend encore le son d'un accordéon, l'écho de quelques pas de danse, autant de traces d'un désir irrépressible de « s'enivrer »...

Des décennies plus tard, c'est le silence. Les bals clandestins de l'époque sont tombés aux oubliettes. Par pudeur peut-être, par respect pour les victimes aussi... Il y a dix ans, un accordéoniste professionnel décide de retrouver des témoins de l'époque, celle de ses parents. De l'eau a coulé sous les ponts, et, au soir de leur vie, ces hommes et ces femmes racontent : un sourire nostalgique, l'esquisse d'un pas de danse, une anecdote... Pendant trois ans, la caméra de Pascal Lamige sillonne la France. Il en ressort une collecte inédite de leurs témoignages. Pour tous, ces bals ont marqué l'histoire, leur histoire de l'Occupation.

Mais au-delà, ce désir pressant de désobéissance et de transgression... n'est-il pas le début d'un acte de résistance ?

Un article de Caroline Hubert <https://france3-regions.francetvinfo.fr/nouvelle-aquitaine>

C'est la guerre, les bals sont interdits. Mais on danse quand même. Dans une grange, l'arrière-salle d'un café. En ville et beaucoup à la campagne. Grâce à des témoignages inédits recueillis par un accordéoniste ce film raconte un aspect méconnu de la vie sous l'Occupation, celle de toute une jeunesse qui refuse d'être muselée.

<https://www.youtube.com/watch?v=B1rF3h5htFU>

Producteur: Xavier DELPECH

Auteur : Antoine Laura avec la participation de Pascal Lamige

Réalisateur : Antoine LAURA Année : 2016

Un film réalisé par Antoine Laura

Une coproduction France 3 Poitou-Charentes et RAS Production



Cadouin en Périgord
ANCIENNE ABBAYE CISTERCIENNE 12^e S.
CLOITRE GOTHIQUE FLAMBOYANT 15^e et 16^e S.

Association

« les Amis de Cadouin »

Mairie de Cadouin

24 480 Le Buisson de Cadouin

<http://www.amisdecadouin.com>